

Épigraphe littéraire

« Entre la forêt des ancêtres et la ville des ambitions, chaque être humain doit choisir ce qu'il emportera de son passé pour construire son avenir. Car les plus grandes destinées naissent souvent de la rencontre de deux mondes. »

PROLOGUE

Il est des rencontres que le temps prépare longtemps avant que les hommes ne leur donnent un nom.

À première vue, elles semblent naître du hasard : un départ, un voyage, un regard échangé, une parole prononcée au bon moment. Pourtant, derrière ces instants ordinaires se cache souvent une histoire plus ancienne, tissée dans le silence des générations, portée par les rêves des ancêtres et guidée par la main invisible de la Providence.

Le Gabon est une terre où plusieurs mondes se côtoient. Au cœur de son immense forêt équatoriale, les villages perpétuent une mémoire ancestrale, où la parole des anciens demeure une école de vie et où l'homme apprend que ses racines sont le premier fondement de son identité. Sur les rives de l'Ogooué, dans le bruissement des arbres et le chant des oiseaux, le temps semble avancer au rythme de la nature, rappelant que la sagesse s'acquiert davantage par l'écoute que par le bruit.

À plusieurs centaines de kilomètres de là, Libreville s'élève vers le ciel dans un tumulte de moteurs, d'immeubles et d'ambitions. Capitale moderne tournée vers l'avenir, elle rassemble les espérances de toute une jeunesse venue des neuf provinces du pays. Là, chacun poursuit son destin avec la conviction que le travail, le

savoir et le courage peuvent transformer une vie. Mais la ville est aussi le lieu des épreuves, des illusions, des choix difficiles et des renoncements.

Entre ces deux univers que tout semble opposer, un pont invisible existe pourtant : celui des valeurs qui donnent un sens à l'existence.

C'est sur ce pont que marcheront Mabandzi et Rébecca.

L'un est le fils de Dibouka, un jeune homme façonné par les traditions de ses ancêtres, nourri par les enseignements de son grand-père et convaincu que la véritable richesse réside dans l'honneur, le respect et la fidélité à ses origines. L'autre est la fille d'un Général, élevée dans la discipline, inspirée par une foi profonde et animée par le désir de servir son pays avec humilité et justice. Tout semble les séparer : leur naissance, leur éducation, leurs croyances et leur environnement. Pourtant, leurs aspirations les conduisent vers une même vérité : la grandeur d'un être humain ne se mesure ni à son rang, ni à sa fortune, mais à la manière dont il transforme sa vie en espérance pour les autres.

Destins Croisés est bien plus qu'une histoire d'amour. C'est le récit d'une rencontre entre la tradition et la modernité, entre la foi et la culture, entre les héritages du passé et les défis de l'avenir. C'est aussi une invitation à réfléchir sur l'identité, la tolérance, le dialogue et la responsabilité d'une génération appelée à

bâtir un Gabon où les différences ne seront plus des barrières, mais des richesses à partager.

À travers ces pages, le lecteur parcourra les sentiers rouges de Dibouka, découvrira l'effervescence de Libreville, partagera les joies, les doutes, les épreuves et les espérances de deux jeunes dont les chemins finiront par se rejoindre. Il découvrira que les plus grandes victoires ne sont pas toujours celles que l'on remporte sur les autres, mais celles que l'on obtient sur soi-même.

Car le destin n'impose jamais sa volonté à l'homme. Il lui ouvre des chemins. À chacun ensuite de choisir la route qu'il empruntera, de rester fidèle aux valeurs qui l'ont façonné et de faire de sa vie une lumière pour les générations qui suivront.

Ainsi commence cette histoire. Une histoire de racines et d'avenir, de courage et d'espérance, où deux existences, nées sous des horizons différents, apprendront que les plus belles destinées sont souvent celles que l'on construit ensemble.

PREMIERE PARTIE : Les chemins se croisent

Chapitre 1 : Dibouka, le village où les ancêtres parlent encore.

Dibouka n'était pas un simple village perdu au cœur de la forêt luxuriante. C'était un sanctuaire vivant, un fragment d'éternité déposé au milieu de l'immense forêt équatoriale. Là où les cartes s'arrêtent, où les routes deviennent des sentiers de latérite rouge et où le bruit des moteurs s'efface devant le chant des calaos, commençait le royaume de Dibouka.

La forêt l'entourait comme une mère enveloppe son nouveau-né dans un pagne protecteur. De gigantesques moabis, des okoumés centenaires et des fromagers majestueux dressaient leurs silhouettes vers les nuages, tels les colonnes d'une cathédrale bâtie par NZEMBI lui-même. Leur cime semblait dialoguer avec le ciel tandis que leurs racines plongeaient dans les profondeurs de la terre, comme pour relier le monde des vivants à celui des ancêtres.

Lorsque le soleil apparaissait à l'horizon, ses premiers rayons traversaient la canopée avec la délicatesse d'un prêtre ouvrant les portes d'un sanctuaire. La lumière tombait en longues lances dorées sur les toitures faites de feuilles de raphia,

réveillant peu à peu les cases endormies. Une légère brume flottait encore au-dessus du village, si bien que Dibouka semblait surgir d'un rêve ancien, suspendu entre le visible et l'invisible.

Ses cases, construites en terre battue, en bois et couvertes de feuilles de raphia, formaient deux longues rangées qui encadraient une vaste place centrale. Elles ne se faisaient pas face ; elles semblaient se saluer, comme deux familles réunies pour raconter la même histoire. Les murs portaient les rides du temps, témoins silencieux des saisons, des naissances, des deuils et des fêtes qui avaient façonné plusieurs générations.

Au milieu de cette grande place s'élevait fièrement le **corps de garde**, véritable cœur politique et social de Dibouka.

Construit en solides poteaux de bois, coiffé d'un vaste toit de raphia, il dominait la place comme un vieux baobab domine la savane. Ses larges bancs en bois poli accueillaient chaque jour les anciens du clan, les chefs de lignage, les chasseurs revenus de la forêt et les visiteurs de passage.

Le corps de garde n'était pas seulement un abri contre le soleil ou la pluie. Il était **la mémoire debout du village**.

Sous son toit se réglaient les différends familiaux. On y célébrait les naissances, on y annonçait les mariages, on y décidait des grandes chasses, des travaux communautaires et des cérémonies traditionnelles. Aucune décision importante n'était prise sans que les sages n'aient délibéré à cet endroit.

Les anciens y siégeaient avec une dignité presque royale. Leur silence impressionnait davantage que les discours des puissants. Ils parlaient peu, mais chacune de leurs paroles tombait dans les esprits comme une graine dans une terre fertile. On disait souvent à Dibouka : « **Le corps de garde est la bouche du village, mais sa sagesse est son cœur.** »

Chaque matin, Mabandzi aimait observer son grand-père Mavoungou rejoindre les autres anciens. Leur démarche lente n'était pas celle de la faiblesse, mais celle d'hommes qui avaient appris que la précipitation appartient aux jeunes, tandis que la réflexion accompagne les sages. Autour du corps de garde, la vie s'organisait naturellement.

Les enfants jouaient dans la terre rouge en poursuivant des pneus usés transformés en jouets. Leurs rires montaient jusqu'au sommet des arbres avant de revenir en cascade, comme si la forêt riait avec eux.

Les femmes revenaient des plantations, portant de lourds paniers remplis de manioc, de bananes plantains, d'ignames, de feuilles de manioc et de noix sauvages. Malgré le poids de leurs charges, elles marchaient avec une élégance naturelle, semblables à des reines portant les richesses de leur royaume.

Les hommes rentraient parfois de la pêche. Sur leurs épaules reposaient des filets encore humides où frétilaient les poissons capturés dans les eaux généreuses de l'Ogooué. Car Dibouka vivait au bord du majestueux fleuve.

L'**Ogooué** coulait à quelques centaines de mètres du village, immense serpent d'argent glissant paisiblement entre les collines verdoyantes. Tantôt calme comme un vieillard plongé dans la méditation, tantôt puissant comme un guerrier lancé au combat pendant la saison des pluies, il semblait porter sur son dos toute l'histoire du village.

Ses eaux nourrissaient le village. Les pêcheurs y lançaient leurs filets dès les premières heures du jour. Les femmes y lavaient le linge en chantant d'anciens refrains. Les enfants y apprenaient à nager avant même de savoir courir longtemps sur les sentiers du village.

Pour les anciens, l'Ogooué n'était pas un simple fleuve. C'était **une route sacrée empruntée par les ancêtres**, un miroir où le ciel venait contempler la terre.

À la tombée du jour, lorsque le soleil disparaissait derrière les collines, le fleuve se couvrait de reflets cuivrés. On aurait dit qu'il transportait lentement des milliers de braises vers l'océan.

Mais derrière le village, là où commençait la forêt profonde, se dressait un lieu que chacun regardait avec un mélange de respect, de crainte et de fascination : le **mbandza**, le temple initiatique.

Il avait été construit légèrement en retrait des habitations, **aux portes de la grande forêt**, comme si les anciens avaient voulu qu'il demeure à la frontière entre deux mondes : celui des hommes et celui des esprits.

Son architecture sobre inspirait pourtant une immense solennité. Les solides poteaux de bois de forêt sculptés semblaient porter non seulement le toit de raphia, mais aussi le poids des siècles. Les motifs gravés dans le bois racontaient, dans un langage silencieux, les migrations anciennes, les lignées familiales, les animaux protecteurs et les symboles sacrés transmis par les ancêtres.

Aucun bruit ne semblait franchir son enceinte. Même le vent ralentissait en passant devant le mbandza. Même les oiseaux modifiaient leurs chants. Même les enfants cessaient spontanément de courir lorsqu'ils arrivaient à proximité. Les anciens affirmaient que ce silence n'était pas un vide. C'était **la respiration de la sagesse**.

Le mbandza ressemblait à une sentinelle immobile veillant sur Dibouka. Le village regardait vers le fleuve pour vivre ; le temple regardait vers la forêt pour préserver la mémoire. Entre les deux s'étendait la communauté, comme un pont reliant la matière à l'esprit.

Lorsque la nuit tombait, les flammes des foyers illuminaient la place centrale tandis que le mbandza disparaissait progressivement dans l'obscurité de la forêt. Seule la lumière de la lune dessinait parfois

son toit, lui donnant l'allure d'un navire mystérieux naviguant sur une mer de feuillages.

Les anciens disaient alors à voix basse :

— Le jour appartient aux hommes. La nuit appartient aux ancêtres.

La nuit avait désormais entièrement recouvert Dibouka. Le ciel, d'un noir profond, n'était éclairé que par une multitude d'étoiles dont les reflets semblaient veiller sur le village. À l'orée de la forêt, une lueur vacillante apparut soudain entre les arbres. Une torche indigène avançait lentement, ouvrant la marche d'une procession silencieuse. Derrière elle, des silhouettes vêtues de rouge et de blanc progressaient avec une gravité qui imposait le respect.

Les initiés marchaient à pas mesurés, comme si chacun de leurs mouvements répondait à un rythme invisible. Leurs visages étaient recouverts de kaolin blanc, traversés de traits rouges soigneusement dessinés. Ces couleurs n'étaient pas de simples ornements. Le blanc rappelait la pureté, la lumière et la présence des ancêtres ; le rouge évoquait le sang de la vie, le courage et les épreuves que tout homme doit traverser avant d'accéder à la sagesse.

En tête de la procession avançait **Tate-Nganga**, maître et dépositaire des initiations. Drapé dans une longue étoffe blanche recouverte d'une peau de panthère, il semblait porter sur ses épaules le poids des générations passées. Dans sa main droite, il tenait une longue baguette rituelle sculptée dans un bois ancien ; dans l'autre, un faisceau de fibres sacrées qui frôlait doucement le sol à chacun de ses pas. Son visage, entièrement couvert de kaolin blanc et rouge, demeurait impassible. Son regard semblait traverser l'obscurité pour contempler un monde que les profanes ne pouvaient percevoir.

Derrière lui venait ce cortège des initiés. Les hommes et les femmes formaient une longue file où chacun gardait une distance respectueuse avec celui qui le précédait. Aucun ne parlait. Seuls les battements sourds des tambours, le tintement discret des clochettes et le froissement des étoffes accompagnaient leur marche.

Leurs vêtements étaient un véritable langage symbolique. Les étoffes rouges, blanches et noires s'entremêlaient autour de leurs corps comme les fils d'une mémoire ancienne. Des bandeaux noués autour de leur tête maintenaient leur chevelure, tandis que des bracelets de fibres végétales entouraient leurs poignets et leurs chevilles.

Certains portaient des colliers composés de graines, de coquillages, de dents d'animaux ou de perles transmises par leurs ancêtres. Chaque objet possédait une histoire, une signification, une filiation.

À la lueur des torches, les peintures rituelles semblaient prendre vie. Les flammes faisaient danser les ombres sur les visages, donnant l'impression que les ancêtres eux-mêmes marchaient parmi les vivants.

Mabandzi observait la scène avec une émotion qu'il n'avait jamais ressentie auparavant. Il avait souvent entendu son grand-père dire que **ce rite ne commence pas lorsque les tambours résonnent, mais lorsque l'homme accepte de marcher derrière ceux qui l'ont précédé**. En voyant cette procession, il comprenait enfin la profondeur de cette parole.

Le cortège avançait lentement vers le **mbandza**, situé derrière le village, à la frontière de la forêt. Plus les initiés approchaient du temple, plus le silence devenait impressionnant. Même le vent semblait ralentir sa course. Les feuilles des grands arbres cessaient de bruire, comme si la nature entière s'inclinait devant ce passage solennel.

Lorsque le premier initié franchit l'entrée du mbandza, Nganga leva sa baguette vers le ciel. Les tambours s'interrompirent brusquement. Un silence presque sacré enveloppa l'assemblée.

Alors, d'une voix grave qui semblait surgir des profondeurs de la terre, il prononça les premières paroles de l'invocation. Personne ne répondit immédiatement. Les hommes baissèrent lentement la tête. Les femmes fermèrent les yeux. Tous semblaient écouter une voix venue de beaucoup plus loin que la forêt.

Mabandzi sentit son cœur battre avec une intensité nouvelle. Devant lui ne se déroulait pas un simple rite. Il assistait à une rencontre entre deux mondes : celui des vivants et celui de la mémoire.

Son grand-père se pencha alors vers lui et murmura presque imperceptiblement :

— Regarde bien, mon fils. Ce que tu vois n'est que l'ombre de notre héritage. Sa véritable lumière ne s'ouvre qu'à celui qui apprend à purifier son cœur avant de vouloir éclairer son esprit.

Ces paroles pénétrèrent l'âme de Mabandzi comme une semence déposée dans une terre fertile.

La procession reprit lentement sa marche à l'intérieur du temple. Les flammes des torches continuaient d'éclairer les silhouettes vêtues de rouge et de blanc, tandis que la forêt refermait doucement son manteau de silence derrière elles.

Cette nuit-là, Mabandzi comprit que chaque pas accompli par un initié était un pas de plus vers lui-même. Car, à Dibouka, on enseignait que **l'homme qui entre dans mbandza ne cherche pas seulement à connaître les mystères de l'univers ; il apprend d'abord à découvrir le plus grand des mystères : celui qui habite son propre cœur.**

Ainsi, pour Mabandzi, Dibouka n'était pas seulement le lieu de son enfance. C'était un univers complet, où chaque pierre, chaque arbre, chaque pirogue amarrée sur la rive, chaque parole prononcée sous le corps de garde et chaque silence observé devant le temple initiatique participaient à une même vérité : **un peuple demeure vivant tant qu'il reste fidèle à sa mémoire.**

Le soleil n'avait pas encore percé l'épais rideau de brume qui enveloppait Dibouka lorsque Mabandzi

ouvrit les yeux. Pour la première fois depuis sa naissance, il se réveillait avec la certitude que cette journée ne ressemblait à aucune autre.

Ce matin-là, il allait quitter son village, sa famille, la forêt qui l'avait vu grandir et les rives de l'Ogooué qui avaient bercé son enfance.

La nouvelle de son départ s'était répandue depuis plusieurs semaines. Dans chaque concession, chacun y allait de son commentaire. Les plus jeunes enviaient sa chance d'aller passer la classe de terminale dans la capitale. Les anciens, eux, voyaient en ce voyage une étape nécessaire dans la vie d'un homme appelé à porter plus loin les valeurs de son peuple.

À Dibouka, partir n'était jamais un simple déplacement. C'était une séparation. Un arrachement. Une initiation.

Toute la nuit précédente, Mabandzi avait eu du mal à trouver le sommeil. Assis devant la case familiale, il contemplait les étoiles qui scintillaient au-dessus de la canopée. Il se demandait si elles brillaient avec la même intensité au-dessus de Libreville.

Son grand-père, **Mavoungou**, vint s'asseoir à ses côtés. Pendant un long moment, aucun des deux ne parla. Le silence était devenu leur plus belle manière de communiquer. Finalement, le vieil homme rompit le calme.

— **Demain, tu quitteras Dibouka... mais promets-moi une chose.**

— **Laquelle, Grand-père ?**

— **Ne quitte jamais l'homme que Dibouka a construit en toi.**

Mabandzi baissa les yeux.

— **Je reviendrai.**

Le vieillard esquissa un léger sourire.

— **Tous ceux qui partent disent cela. Certains reviennent avec un diplôme. D'autres reviennent avec de l'argent. Quelques-uns reviennent avec des voitures. Mais beaucoup oublient de ramener leur âme.**

Ces mots restèrent suspendus dans l'air comme une prière.

Le lendemain matin, tout le village semblait s'être donné rendez-vous sur la grande place, devant le corps de garde. Les femmes avaient préparé un repas communautaire. Les marmites fumaient encore au-dessus des foyers de bois. Les odeurs de manioc, de bananes plantains, de poisson fumé et de viande de brousse parfumaient l'atmosphère.

Les enfants couraient dans tous les sens sans réellement comprendre pourquoi les adultes parlaient si peu.

Les anciens, assis sous le corps de garde, observaient Mabandzi avec bienveillance. Le chef du village prit la parole.

— Aujourd'hui, un fils de Dibouka prend la route de Libreville. Il ne part pas pour fuir son village. Il part pour apprendre ce que notre forêt ne peut lui enseigner. Mais qu'il se souvienne toujours que les branches les plus hautes vivent grâce aux racines les plus profondes.

Tous acquiescèrent en silence. Puis chaque ancien s'approcha de Mabandzi pour lui adresser une bénédiction. L'un lui conseilla de respecter les personnes âgées. Un autre lui rappela que l'argent

pouvait acheter le confort, mais jamais l'honneur.
Un troisième lui dit :

**— En ville, beaucoup d'hommes savent parler.
Peu savent écouter. Sois de ceux qui écoutent.**

Sa mère, elle, peinait à retenir ses larmes. Depuis plusieurs jours, elle préparait discrètement les quelques affaires que son fils emporterait : quelques vêtements soigneusement pliés, une couverture, un carnet vierge, un stylo offert par son instituteur et une petite Bible héritée de son père.

Elle glissa également dans son sac un sachet de terre rouge prélevée devant leur case. Mabandzi la regarda avec étonnement.

— Pourquoi cette terre ?

Elle lui caressa doucement le visage.

— Parce qu'un arbre pousse toujours mieux lorsqu'il se souvient de la terre où il est né. Lorsque la solitude te gagnera, regarde cette terre. Elle te rappellera que quelque part, un village prie pour toi.

Les yeux du jeune homme s'embuèrent. Son grand-père s'approcha à son tour. Il ne tenait ni argent ni

bagage. Seulement une petite torche éteinte, fabriquée de ses propres mains. Il la remit à son petit-fils.

— Elle ne brûlera plus jamais.

Mabandzi leva un regard interrogateur.

— Alors pourquoi me l'offrir ?

— Parce que la lumière qu'elle représentait brûle désormais en toi. Cette torche t'a accompagné lors de ta première nuit au mbandza. Désormais, ce n'est plus elle qui doit éclairer ton chemin. C'est ta conscience.

Puis il sortit de sa poche un petit morceau d'écorce soigneusement enveloppé dans un tissu blanc.

— Gardes-le toujours sur toi. Ce n'est pas un porte-bonheur. Ce n'est pas un objet magique. C'est un rappel. Chaque fois que tu le toucheras, demande-toi si les décisions que tu prends honorent les enseignements que tu as reçus.

Le silence envahit la place. Même les enfants cessèrent de jouer. Le vieux camion qui assurait la liaison entre Koula-Moutou et Libreville venait d'arriver dans un nuage de poussière rouge. Son

moteur grondait comme un vieux buffle fatigué. Le chauffeur descendit.

— Nous partons dans quinze minutes !

Ces quinze minutes semblèrent durer toute une vie. Mabandzi embrassa sa mère. Il sera son père contre lui. Il salua les anciens selon la tradition. Enfin, il se tourna une dernière fois vers le village. Le corps de garde. Les cases. Le grand fromager. Le sentier qui conduisait au mbandza. La fumée montant doucement des cuisines. Les enfants jouant sur la place. Le fleuve Ogooué qui scintillait au loin. Chaque image s'imprimait dans sa mémoire comme une gravure indélébile.

Lorsque le camion démarra, les femmes entonnèrent un ancien chant d'accompagnement réservé à ceux qui portaient loin de leur terre natale.

Leurs voix montaient doucement dans l'air du matin. Ce n'était pas un chant de tristesse. C'était une prière. Une prière demandant aux ancêtres de protéger celui qui quittait le village. Le véhicule franchit lentement la dernière courbe. Mabandzi regardait encore Dibouka disparaître derrière les grands arbres. Son cœur était partagé entre deux

mondes. Derrière lui, il laissait une vie faite de traditions, de solidarité et de sagesse.

Devant lui s'ouvrait Libreville, la capitale aux lumières éclatantes, aux avenues interminables, aux rêves immenses et aux dangers invisibles. Son grand-père avait raison. Le véritable voyage ne consistait pas à parcourir des centaines de kilomètres. Le véritable voyage commençait au moment où un homme devait choisir, chaque jour, entre ce qu'il était devenu et ce qu'il avait promis de rester.

Mabandzi posa une dernière fois sa main sur le petit sachet de terre rouge glissé dans son sac. Il ferma les yeux et murmura :

— Je pars pour apprendre... mais je reviendrai pour transmettre.

Le camion poursuivit sa route en direction de Libreville, emportant avec lui un jeune homme, mais laissant derrière lui un fils de Dibouka qui porterait, toute sa vie, la voix de ses ancêtres dans son cœur.

Chapitre 2 : La fille du Général

À plusieurs centaines de kilomètres de Dibouka, là où la forêt cédait progressivement sa place aux grandes avenues et aux immeubles de verre, une autre vie s'éveillait au rythme de Libreville.

La capitale gabonaise ouvrait les yeux dans un concert de klaxons, de moteurs et de voix pressées. Les premiers embouteillages se formaient déjà sur le boulevard du Bord de mer, tandis que les bâtiments administratifs se paraient des couleurs dorées du soleil levant. Les cafés accueillaient les premiers fonctionnaires, les vendeuses installaient leurs étals, et la ville reprenait son éternelle course contre le temps.

Sur les hauteurs de la Sablière, derrière un imposant portail en fer forgé gardé par des militaires en uniforme, se dressait une somptueuse résidence entourée d'un vaste jardin tropical.

Cette demeure appartenait au **Général Jean-Baptiste Ndzié**, l'un des plus hauts gradés des Forces de Défense nationales. Héros de plusieurs opérations militaires, respecté par ses hommes et craint par ses adversaires, le Général avait consacré toute sa vie au service de la République.

La propriété ressemblait davantage à un palais qu'à une simple maison. Les allées pavées serpentaient entre des palmiers royaux, des bougainvilliers en fleurs et des massifs d'hibiscus parfaitement entretenus. Une fontaine en pierre trônait au centre de la cour, où l'eau jaillissait avec une régularité presque militaire. Des véhicules officiels entraient et sortaient sous le regard vigilant des gardes en faction.

Pourtant, derrière cette apparence de puissance et de prestige, vivait une jeune femme qui ne ressemblait guère à l'image que l'on se faisait de la fille d'un Général. Elle s'appelait **Rébecca Ndzié**.

À seize-ans, elle possédait cette élégance naturelle qui ne s'apprenait dans aucune école. Grande et élancée, elle marchait avec assurance, mais sans arrogance. Son visage aux traits harmonieux était illuminé par de grands yeux noirs où se mêlaient intelligence, curiosité et une profonde sensibilité. Ses cheveux, épais et soigneusement entretenus, encadraient un sourire discret qui révélait une personnalité douce, loin des apparences imposées par son rang.

Beaucoup la jugeaient avant même de la connaître. Pour eux, elle n'était que **la fille du Général**. Une

jeune femme privilégiée. Une héritière destinée à vivre dans le confort et les honneurs. Ils se trompaient.

Rébecca avait grandi au milieu des uniformes, des cérémonies officielles et des protocoles militaires. Depuis son enfance, elle avait appris à vivre sous le regard des autres. Chaque déplacement de son père mobilisait une escorte. Chaque réception accueillait des ministres, des diplomates et de hauts responsables de l'État. Très tôt, elle avait compris que porter le nom de Ndzié ouvrait bien des portes, mais pouvait aussi devenir une prison.

Le Général lui répétait souvent :

— Le prestige est un uniforme que le peuple te prête. Le jour où tu oublies de servir, il te l'arrache sans prévenir.

Ces paroles avaient profondément marqué la jeune femme.

Contrairement à beaucoup d'enfants issus des grandes familles de Libreville, Rébecca refusait de se laisser enfermer dans les privilèges de son milieu. Elle poursuivait des études brillantes à l'université et nourrissait un rêve que peu de personnes

comprenaient : consacrer sa vie au développement des communautés rurales.

Depuis plusieurs années déjà, elle accompagnait discrètement plusieurs associations humanitaires qui intervenaient dans les villages reculés de l'intérieur du pays. Là-bas, elle découvrait un Gabon bien différent de celui des quartiers résidentiels de la capitale. Elle rencontrait des enfants parcourant plusieurs kilomètres pour rejoindre leur école, des femmes donnant naissance sans assistance médicale, des familles vivant sans eau potable ni électricité.

Chaque mission bouleversait un peu plus ses certitudes. Elle revenait toujours avec la même question :

Pourquoi deux Gabon peuvent-ils coexister sans véritablement se rencontrer ?

Son père admirait secrètement cette sensibilité, même s'il ne le montrait jamais. Pour lui, un officier ne devait jamais laisser paraître ses émotions. Sa mère, Élise, ancienne enseignante devenue présidente d'une fondation caritative, encourageait au contraire cette ouverture aux autres.

— **Ma fille, lui disait-elle souvent, la véritable noblesse ne réside pas dans le nom que l'on porte, mais dans le bien que l'on fait autour de soi. Les titres impressionnent les regards, mais seuls les actes touchent les cœurs.**

Rébecca avait fait de cette phrase sa devise. Malgré le confort de la résidence familiale, elle menait une vie étonnamment simple. Elle préférait lire sous les manguiers du jardin plutôt que fréquenter les soirées mondaines de la haute société. Elle conduisait elle-même son véhicule lorsqu'elle le pouvait, discutait avec les jardiniers, connaissait le nom de chaque membre du personnel de maison et prenait toujours le temps de saluer les militaires qui assuraient la sécurité de la résidence. Cette humilité étonnait ceux qui la rencontraient pour la première fois.

Un matin, alors qu'elle observait depuis le balcon les premières lueurs du soleil se refléter sur l'estuaire du Komo, elle aperçut les enfants du quartier voisin marcher vers leur école avec leurs sacs usés sur le dos. Elle les regarda longuement. Puis elle murmura pour elle-même :

— Le destin ne choisit pas où nous naissons. Mais il nous laisse choisir ce que nous faisons de la vie qui nous est donnée.

Elle ignorait encore qu'au même instant, bien loin de Libreville, un jeune homme nommé **Mabandzi** quittait son village de Dibouka pour rejoindre la capitale.

Deux destins. Deux univers. Deux enfances que tout opposait. L'un façonné par les traditions d'un village au bord de l'Ogooué. L'autre élevée dans les exigences d'une famille militaire au sommet de l'État. Ils ne se connaissaient pas. Ils n'avaient jamais entendu parler l'un de l'autre. Pourtant, sans le savoir, leurs chemins venaient déjà de commencer à converger. Car il est des rencontres que le hasard prépare longtemps avant que les hommes ne leur donnent un nom.

S'il existait un héritage que Rébecca chérissait davantage que le nom prestigieux de son père, c'était bien la foi que sa mère lui avait transmise dès son enfance.

Chaque dimanche matin, bien avant que la résidence du Général ne s'anime, Rébecca se levait discrètement. Alors que les premières lueurs du

jour caressaient les jardins de la propriété familiale, elle s'agenouillait dans le petit oratoire aménagé par sa mère. Une Bible ouverte reposait toujours sur une table en bois d'acajou, à côté d'une simple croix et d'une bougie blanche.

Pour elle, ces quelques minutes de silence valaient davantage que tous les honneurs du monde. Elle commençait chacune de ses journées par une prière.

Non pas pour demander la richesse, le succès ou les privilèges que sa famille possédait déjà, mais pour recevoir la sagesse de prendre les bonnes décisions et la force de demeurer fidèle à ses convictions.

Sa mère lui répétait souvent :

— Dieu ne regarde pas le rang que tu occupes parmi les hommes. Il regarde la place que les autres occupent dans ton cœur.

Cette phrase était devenue le fil conducteur de sa vie. Depuis l'adolescence, Rébecca était très engagée dans la vie de son Église. Elle dirigeait le groupe des jeunes, participait à la chorale, organisait des collectes pour les familles démunies et rendait régulièrement visite aux malades dans les hôpitaux de Libreville.

Son statut social ne lui servait jamais de prétexte pour se faire servir. Au contraire. Elle préférait servir.

Plus d'une fois, les fidèles furent surpris de voir la fille du Général distribuer des repas aux sans-abri, nettoyer la salle après un culte ou passer des heures à écouter les confidences d'une personne en détresse. Pour elle, la foi ne se résumait pas à des paroles prononcées le dimanche. Elle devait devenir visible dans chaque geste du quotidien.

Lors d'une réunion de jeunes, un adolescent lui demanda un jour :

— Rébecca, pourquoi fais-tu tout cela alors que tu pourrais vivre tranquillement ?

Elle lui sourit avec simplicité.

— Parce que Jésus n'a jamais demandé à ses disciples d'être importants. Il leur a demandé d'être utiles.

Ces quelques mots marquèrent profondément l'assemblée. Le pasteur de l'Église voyait en elle une jeune femme appelée à exercer un véritable ministère de compassion.

Il disait souvent :

— Certaines personnes prêchent avec leur bouche. Rébecca, elle, prêche avec sa manière de vivre.

Malgré cela, la jeune femme refusait toute mise en avant. Elle fuyait les premiers rangs, les honneurs et les éloges. Elle savait que l'orgueil pouvait se cacher jusque dans les bonnes œuvres. Son père observait cet engagement avec un mélange de respect et d'incompréhension. Militaire de carrière, il croyait avant tout à la discipline, au devoir et à la force des institutions. Un soir, alors qu'ils dînaient ensemble, il lui demanda :

— Rébecca, pourquoi consacres-tu autant de temps à l'Église ? Tu pourrais utiliser cette énergie pour construire une carrière brillante.

Elle posa doucement sa fourchette.

— Papa, une carrière peut donner un métier. La foi donne un sens à la vie. Je veux réussir, mais je refuse de réussir en oubliant pourquoi je vis.

Le Général resta silencieux. Pour la première fois, il comprit que sa fille ne serait jamais guidée

uniquement par l'ambition. Elle poursuivrait une mission. Chaque soir, avant de s'endormir, Rébecca relisait quelques passages des Écritures. Un verset revenait souvent dans ses méditations :

« On demandera beaucoup à qui l'on a beaucoup donné. »

Elle considérerait cette parole comme un rappel permanent de sa responsabilité. Être née dans une famille privilégiée ne constituait pas un mérite, mais une responsabilité supplémentaire envers ceux qui avaient reçu moins. Elle ignorait encore que cette foi serait bientôt mise à l'épreuve. Car Dieu allait placer sur son chemin un jeune homme venu d'un petit village de l'Ogooué-Lolo, élevé dans une tradition initiatique profondément enracinée dans la culture de ses ancêtres.

Leurs croyances seraient différentes. Leurs éducations opposées. Leurs visions du monde parfois contradictoires. Pourtant, tous deux partageaient une même quête : celle de la vérité, de la justice et du service des autres. Sans le savoir, le destin préparait déjà leur rencontre, une rencontre où ni les préjugés, ni les différences religieuses, ni les appartenances culturelles ne suffiraient à

empêcher deux âmes sincères d'apprendre à se connaître.

Pourtant derrière son sourire discret et son apparente sérénité, Rébecca nourrissait des rêves qui dépassaient largement les limites de son existence personnelle. Elle ne rêvait ni de célébrité, ni de fortune, encore moins des privilèges auxquels son nom lui donnait déjà accès. Son ambition était d'une autre nature : elle voulait être utile à son pays.

Depuis son enfance, elle avait compris que le Gabon possédait d'immenses richesses naturelles, mais que sa plus grande richesse demeurait son peuple. Pourtant, au fil des voyages qu'elle effectuait avec sa mère dans les provinces de l'intérieur, elle avait découvert un visage du pays que les salons feutrés de Libreville ignoraient souvent. Des villages sans dispensaire, des écoles aux toitures percées, des enfants parcourant plusieurs kilomètres à pied pour apprendre à lire, des femmes mettant au monde leurs enfants dans des conditions précaires, des jeunes contraints d'abandonner leurs études faute de moyens.

Ces images ne quittaient jamais son esprit.

Chaque retour à Libreville lui donnait le sentiment de vivre entre deux réalités. D'un côté, une capitale moderne où les immeubles poussaient vers le ciel ; de l'autre, un Gabon profond qui semblait attendre que quelqu'un écoute enfin ses silences.

Rébecca s'était alors fait une promesse. **Un jour, elle consacrerait sa vie à réduire cette distance entre les deux Gabon.**

Son rêve était de créer une fondation nationale dédiée à l'éducation, à la santé et à l'autonomisation des jeunes des zones rurales. Elle imaginait des bibliothèques dans les villages les plus reculés, des internats pour les élèves brillants issus des familles modestes, des dispensaires équipés de matériel moderne, des centres de formation professionnelle où les jeunes pourraient apprendre un métier sans être obligés d'abandonner leur terre natale.

Elle voulait prouver qu'un enfant né dans un village isolé pouvait avoir les mêmes chances de réussir que celui qui grandissait dans les quartiers privilégiés de la capitale.

Elle croyait profondément que **le véritable développement ne consiste pas seulement à construire des routes ou des immeubles, mais à**

construire des êtres humains capables de transformer leur propre destinée.

Son autre rêve était plus personnel. Elle désirait devenir une femme dont l'influence ne reposerait jamais sur le grade de son père, mais sur la valeur de ses propres actions. Elle refusait d'être présentée toute sa vie comme « *la fille du Général* ». Elle souhaitait qu'un jour, son nom évoque spontanément le service, la compassion et le leadership. Un soir, alors qu'elle discutait avec sa mère sur la terrasse de la résidence familiale, elle lui confia ses aspirations.

— Maman, j'ai peur que les gens ne voient jamais qui je suis vraiment. Ils voient le nom que je porte avant de regarder la personne que je suis devenue.

Sa mère lui prit doucement la main.

— Les hommes regardent les apparences avant de découvrir les cœurs. Ne cherche pas à convaincre tout le monde. Laisse le temps révéler ton caractère. Les grands arbres ne grandissent pas en une nuit.

Rébecca garda le silence.

Puis elle ajouta d'une voix presque inaudible :

— Je veux que ma vie laisse une trace. Pas une trace de pouvoir... une trace d'espérance.

Sa mère sourit.

— Alors continue à servir. Les monuments les plus solides ne sont pas toujours construits en pierre. Certains sont bâtis dans la mémoire des hommes.

Ces paroles devinrent une boussole pour la jeune femme. Au fond d'elle-même, Rébecca nourrissait également un rêve qu'elle n'avait encore confié à personne. Elle espérait rencontrer un homme dont les valeurs compteraient davantage que sa position sociale ; un homme capable de défendre ses convictions avec courage, de respecter les autres malgré leurs différences et d'aimer son pays plus que son propre intérêt. Elle ne recherchait ni la richesse ni le prestige. Elle voulait un compagnon dont le cœur soit plus grand que les honneurs qu'il pourrait recevoir.

Elle ignorait encore que le destin préparait cette rencontre. À cet instant précis, quelque part sur la route reliant l'Ogooué-Lolo à Libreville, un jeune

homme nommé Mabandzi quittait son village avec, lui aussi, des rêves plein le cœur. Issu d'un univers radicalement différent du sien, il portait pourtant la même conviction : **la grandeur d'un être humain ne se mesure pas à ce qu'il possède, mais à ce qu'il apporte aux autres.**

Sans le savoir, leurs rêves empruntaient déjà la même route. L'un venait de la forêt ancestrale de Dibouka, l'autre des quartiers résidentiels de Libreville. Deux chemins que tout semblait opposer, mais que la Providence s'apprêtait à faire converger vers une destinée commune.

Chapitre 3 : La grande ville

Lorsque Mabandzi aperçut pour la première fois les lumières de Libreville, il eut l'impression d'entrer dans un autre monde. Après plusieurs heures de voyage depuis les terres profondes de son village, après avoir quitté les sentiers rouges de son enfance, les chants des oiseaux au réveil et le murmure éternel du fleuve, il se retrouva face à une cité qui semblait ne jamais dormir.

Le camion-benne de dix roues quitta enfin la grande route dans un grondement sourd, semblable au rugissement d'un animal fatigué après un long voyage. Depuis plusieurs heures, Mabandzi était assis à l'arrière, serrant contre lui sa petite valise usée et le sac contenant les quelques souvenirs que son village lui avait confiés. Le vent de la route avait couvert son visage de poussière rouge, mais son regard était resté fixé sur l'horizon, partagé entre la nostalgie de la terre natale et la curiosité d'un monde nouveau qui s'ouvrait devant lui.

Lorsque le chauffeur annonça l'arrivée au marché Banane du PK8, Mabandzi releva la tête. Il était exactement dix-neuf heures. Le soleil, comme un vieux roi fatigué, achevait son règne quotidien en abandonnant lentement le ciel aux premières

ombres de la nuit. Les derniers rayons de lumière glissaient sur les toits des maisons, les enseignes lumineuses commençaient à s'allumer et Libreville changeait de visage.

Le camion s'immobilisa dans un grand souffle mécanique. Les dix roues écrasèrent le sol poussiéreux dans un dernier soupir, comme si la machine elle-même était soulagée d'avoir terminé son long périple. Le bruit du moteur qui s'éteignait fut immédiatement remplacé par une autre musique : celle de la ville.

Mabandzi descendit lentement du véhicule. Ses pieds touchèrent le sol de Libreville pour la première fois. À cet instant précis, il eut l'impression de poser un pied dans deux mondes différents. Derrière lui se trouvait Dibouka, son village de silence, de forêts profondes et de traditions anciennes. Devant lui s'étendait la capitale, une immense fourmilière humaine où chaque individu semblait courir après une destinée invisible.

Le marché Banane du PK8 était encore animé malgré l'obscurité qui gagnait progressivement les rues. Les commerçants rangeaient leurs marchandises dans une agitation organisée. Les voix

se mélangeaient comme les eaux de plusieurs rivières qui se rejoignent. Les vendeuses interpellaient les clients, les chauffeurs de taxis criaient leurs destinations, les motos traversaient les espaces libres comme des insectes pressés, tandis que les lumières des boutiques clignotaient dans la nuit naissante.

Pour Mabandzi, c'était un véritable choc. Au village, le soir était un moment de rassemblement. Lorsque le soleil disparaissait derrière les grands arbres de la forêt, les habitants rejoignaient le corps de garde. Les anciens allumaient le feu, les enfants écoutaient les récits des ancêtres et le silence de la nature enveloppait les maisons comme une couverture protectrice.

Ici, le soir n'était pas une fin de journée. Le soir était un commencement.

Libreville semblait réveiller ses forces au moment où Dibouka s'endormait. La nuit n'apportait pas le repos ; elle apportait le mouvement. Les lampadaires étaient devenus les nouvelles étoiles du ciel urbain, les phares des véhicules remplaçaient la lumière des torches traditionnelles et les écrans des téléphones illuminaient les visages comme de petits feux modernes.

Mabandzi observa longuement cette scène. Il vit des jeunes hommes vêtus de vêtements élégants, parlant de réussite et d'argent, tandis que quelques mètres plus loin, des femmes vendaient encore les produits de leurs champs pour nourrir leurs familles. Il entendit plusieurs langues se croiser : les langues des provinces du Gabon, les accents venus des pays voisins, les expressions nouvelles nées dans les quartiers populaires.

Libreville était une grande marmite où toutes les cultures bouillaient ensemble. Elle était un arbre immense dont les racines plongeaient dans plusieurs terres, mais dont les branches cherchaient à atteindre le même ciel.

Mabandzi comprit alors que la ville était un monde sans frontière, un lieu où l'homme pouvait perdre son identité ou, au contraire, apprendre à mieux la défendre. À Dibouka, l'homme appartenait à la terre ; ici, il devait apprendre à appartenir à son propre rêve.

Un taxi passa devant lui dans un nuage de fumée. Le chauffeur cria une destination que Mabandzi ne connaissait pas. Quelques jeunes éclatèrent de rire devant une vidéo diffusée sur un téléphone. Une musique moderne sortait d'un commerce voisin,

couvrant presque le chant lointain d'un vendeur ambulant. Tout semblait rapide. Tout semblait nouveau.

Le jeune homme sentit son cœur battre plus fort. Il venait d'entrer dans une forêt différente : une forêt de béton, de lumières et de voix humaines. Une forêt où les arbres avaient été remplacés par des immeubles, où les sentiers étaient devenus des avenues, où les esprits de la nature avaient laissé place aux rêves des hommes.

Mais au fond de lui, il entendait encore la voix de son grand-père Dibouka :

« Celui qui entre dans la grande ville sans connaître son nom risque de devenir le reflet des autres. Mais celui qui connaît ses racines peut traverser toutes les tempêtes. »

Ce soir-là, au marché Banane du PK8, à dix-neuf heures précises, Mabandzi ne découvrit pas seulement Libreville.

Il découvrit le premier combat de sa vie : rester lui-même au milieu d'un monde qui voulait lui apprendre à devenir quelqu'un d'autre. IL resta silencieux quelques instants. Dans son regard se

mélangeaient l'émerveillement et l'inquiétude. Il venait d'un village où chaque visage avait une histoire, où chaque famille connaissait les ancêtres qui avaient foulé la même terre avant elle. Ici, dans cette grande ville, les hommes marchaient rapidement sans toujours se regarder. Chacun semblait porter un secret, une ambition ou une blessure invisible.

Son grand-père Dibouka lui avait souvent parlé de Libreville.

— Mon fils, lui disait-il, la ville est comme le grand fleuve. Elle peut transporter celui qui sait naviguer, mais elle peut aussi emporter celui qui ignore les courants.

Ces paroles résonnaient encore dans son esprit tandis qu'il observait les rues animées. La capitale était un mélange de contradictions. Elle portait les habits de la modernité, mais cachait aussi les douleurs silencieuses de ceux qui luttèrent chaque jour pour survivre.

Les marchés débordaient de couleurs et de voix. Les commerçantes installaient leurs marchandises sous le soleil, appelant les passants avec des paroles pleines d'énergie. Les taxis jaunes parcouraient les

avenues comme des abeilles pressées dans une immense ruche. Les jeunes, habillés selon les dernières tendances, parlaient de réussite, de voyages et d'avenir. Mais derrière les sourires, Mabandzi percevait parfois la fatigue de ceux qui poursuivaient un rêve difficile à atteindre.

Pour la première fois, il découvrait une société où les traditions anciennes et les nouvelles habitudes se rencontraient chaque jour. Certains portaient encore fièrement les symboles de leurs clans et de leurs ancêtres, tandis que d'autres cherchaient à effacer leurs origines pour ressembler aux modèles venus d'ailleurs.

Cette ville était un grand carrefour où se croisaient toutes les provinces du Gabon. Des fils de la forêt, des enfants des plaines, des hommes du littoral et des voyageurs venus d'autres horizons y construisaient leurs destins. Libreville était une rivière humaine où chaque personne apportait une goutte de son histoire.

Mais pour Mabandzi, le plus grand changement ne se trouvait pas dans les bâtiments ou dans les rues. Il se trouvait dans son propre cœur.

Au village Dibouka, il avait appris que l'homme devait d'abord connaître son esprit avant de chercher à conquérir le monde. Les enseignements de son grand-père l'avaient préparé à affronter les illusions de la ville. Le vieux sage lui avait enseigné que la richesse ne se mesurait pas seulement aux biens matériels, mais aussi à la sagesse, au respect et à la capacité de rester fidèle à ses racines.

Pourtant, Libreville allait mettre ses convictions à l'épreuve.

Dans cette cité où les apparences pouvaient parfois cacher la vérité, où certains réussissaient rapidement tandis que d'autres disparaissaient dans l'indifférence, Mabandzi allait découvrir les grandes questions de son époque : la quête de réussite, la perte des valeurs, la solitude dans la foule et le difficile équilibre entre tradition et modernité.

Il arriva dans la capitale avec une petite valise, quelques vêtements, les bénédictions de son village et les paroles de Dibouka gravées dans son âme. Il ne possédait presque rien, mais il portait un héritage invisible : la mémoire de ses ancêtres, la force de sa culture et la lumière des enseignements reçus sous le vieux manguier du village. Libreville venait de lui ouvrir ses portes.

Mais derrière ses avenues brillantes et ses promesses de grandeur, la ville cachait déjà les épreuves qui allaient transformer le jeune homme de Dibouka en un être capable de comprendre les mystères du monde moderne. Car parfois, il faut quitter la forêt pour comprendre la valeur de ses racines.

Et il faut affronter le bruit des grandes villes pour entendre encore la voix profonde des ancêtres.

Pendant quelques secondes, il resta immobile, sa valise à la main, observant ce monde qui semblait courir dans toutes les directions. Il avait l'impression d'être arrivé dans une autre forêt, une forêt où les arbres avaient été remplacés par des immeubles, où les chants des oiseaux avaient laissé place aux klaxons des voitures, et où les sentiers de terre avaient été transformés en routes de bitume.

À cet instant, une voix familière traversa le tumulte.

— **Mabandzi ! Mon fils !**

Il se retourna.

Au milieu de la foule, une femme avançait vers lui avec un large sourire. C'était Mélanie, sa tante, la sœur de sa mère, celle qui avait accepté de

l'accueillir dans la capitale. Elle avait quitté depuis plusieurs années le village pour construire sa vie à Libreville. Fonctionnaire de l'État, elle travaillait avec discipline et modestie, portant sur ses épaules le poids des responsabilités d'une vie urbaine.

Pour Mabandzi, retrouver un visage connu dans cette immensité était comme apercevoir une lampe allumée au milieu d'une nuit profonde. Mélanie ouvrit ses bras et serra son neveu contre elle.

— Bienvenue à Libreville, mon enfant. Le voyage a été long ?

Mabandzi sourit timidement.

— Oui, tata. Mais je suis heureux d'être arrivé.

Elle regarda son visage marqué par la poussière du voyage et comprit immédiatement que ce départ représentait bien plus qu'un simple déplacement. Elle voyait devant elle un jeune homme qui quittait l'univers protecteur du village pour affronter les réalités d'une grande ville.

— Tu as beaucoup changé depuis la dernière fois que je t'ai vu. Tu as grandi. Mais n'oublie jamais ce que ton grand-père t'a enseigné. La

ville apprend beaucoup, mais elle peut aussi faire oublier d'où l'on vient.

Ces paroles rappelèrent à Mabandzi les conseils de Dibouka.

Après quelques minutes, Mélanie prit sa valise et l'invita à la suivre. Ils quittèrent l'agitation du marché Banane du PK8 pour rejoindre son domicile situé à Makwengue, un quartier de la commune d'Akanda, au nord de Libreville.

Le trajet fut pour Mabandzi une nouvelle découverte. À travers la fenêtre du véhicule, il regardait défiler la capitale. Les grandes avenues éclairées, les quartiers modernes, les maisons imposantes et les zones populaires formaient un immense tableau où se mélangeaient richesse et précarité, ambition et désillusion.

Akanda lui apparut comme un autre visage de Libreville. Contrairement au tumulte du PK8, certains quartiers semblaient plus calmes, plus résidentiels. Les maisons entourées de clôtures, les rues plus silencieuses et l'organisation du quartier révélaient une autre réalité de la ville.

Lorsque Mélanie arriva à Makwengue, Mabandzi découvrit l'endroit qui allait devenir son nouveau refuge.

La maison de Mélanie n'était pas un palais aux murs imposants ni une demeure luxueuse destinée à impressionner les regards. Elle était une maison simple, mais elle possédait cette chaleur invisible que certaines grandes bâtisses ne connaissent jamais. Pour Mabandzi, elle ressemblait à une petite île de tranquillité au milieu de l'océan agité qu'était Libreville. Elle n'avait pas la grandeur des villas modernes d'Akanda, mais elle avait une âme. Elle parlait. Elle racontait une histoire.

Construite avec sobriété, la maison s'élevait derrière une clôture discrète entourée de quelques plantes soigneusement entretenues par Mélanie. Le petit jardin devant l'entrée semblait être un morceau de la forêt de Dibouka transplanté au cœur de la ville. Les fleurs ouvraient leurs visages colorés vers le soleil comme des enfants heureux de retrouver leur mère, tandis que quelques arbustes dansaient doucement sous le souffle du vent marin venu de l'océan.

À l'entrée, un petit chemin de pierres conduisait jusqu'à la porte principale. Pour Mabandzi, ce

passage avait quelque chose de symbolique. C'était comme un sentier entre deux vies : derrière lui, le monde ancien de son village ; devant lui, l'univers moderne de la capitale. Chaque pas qu'il faisait sur ces pierres semblait lui rappeler qu'il avançait vers une nouvelle destinée sans devoir abandonner ses racines.

La porte en bois, légèrement marquée par les années, portait les traces du temps comme le visage d'un ancien qui aurait beaucoup vécu. Elle n'était pas parfaite, mais elle avait cette beauté particulière des choses qui ont une histoire. Elle semblait dire à celui qui entrait : « Ici, tu n'es pas un étranger. Ici, tu es attendu. »

À l'intérieur, le salon accueillit Mabandzi avec une douceur inattendue. La pièce n'était pas grande, mais elle était organisée avec soin. Les meubles, simples mais propres, étaient disposés avec harmonie. Un vieux canapé recouvert d'un tissu soigneusement choisi occupait le centre de la pièce, comme un chef de famille veillant silencieusement sur ceux qui venaient s'y asseoir.

Sur les murs peints d'une couleur douce, plusieurs cadres attiraient immédiatement le regard. Ce n'étaient pas de simples décorations, mais des

fragments de mémoire accrochés au temps. Il y avait les photos des parents de Mélanie, les images des enfants de la famille, les souvenirs des cérémonies traditionnelles et les portraits de ceux qui avaient quitté ce monde.

Pour Mabandzi, ces photographies étaient comme des fenêtres ouvertes sur le passé. Elles permettaient aux ancêtres de continuer à regarder les vivants, comme des étoiles qui, même après avoir disparu du ciel, continuent d'éclairer la nuit.

Dans un coin du salon, soigneusement disposés sur une petite étagère en bois, quelques objets traditionnels rappelaient les origines de Mélanie. Un panier tressé, unealebasse décorée, des sculptures en bois et quelques objets hérités de la famille témoignaient de son attachement profond à la culture de ses ancêtres.

Ces objets n'étaient pas de simples souvenirs rangés dans un coin. Ils étaient les gardiens silencieux de la mémoire. Ils semblaient murmurer les histoires anciennes du village, les chants des veillées, les conseils des anciens et les valeurs transmises de génération en génération. Dans cette maison moderne de Makwengue, la tradition n'était pas morte ; elle avait simplement changé de place. Elle

avait quitté le corps de garde du village pour s'installer dans un salon de la capitale.

La cuisine, située à l'arrière de la maison, était le véritable cœur du foyer. C'était là que Mélanie préparait les repas après ses longues journées de travail. Les odeurs de manioc, de poisson fumé, de feuilles de manioc et d'épices rappelaient à Mabandzi les saveurs de son enfance. Chaque parfum semblait lui dire qu'il n'était pas totalement loin de Dibouka.

La chambre qui lui était destinée était simple mais accueillante. Un lit propre, une petite armoire et une table de travail composaient cet espace qui allait devenir son refuge. Près de la fenêtre, il pouvait observer les lumières de la ville qui brillaient dans la nuit.

Ces lumières étaient différentes de celles qu'il connaissait. Au village, il levait les yeux vers les étoiles. À Libreville, il regardait les lampes des maisons et les phares des véhicules. Mais au fond, il comprit que les hommes cherchaient toujours la même chose : une lumière pour guider leur chemin. Cette maison de Makwengue était donc bien plus qu'un simple logement.

Elle était un pont suspendu entre deux rives : la rive ancienne de Dibouka, faite de traditions, de spiritualité et de mémoire, et la rive nouvelle de Libreville, faite d'ambitions, de découvertes et de défis.

Dans cette demeure modeste vivait une grande richesse : celle d'une famille qui n'avait jamais oublié d'où elle venait.

Et Mabandzi comprit que parfois, les plus grandes maisons ne sont pas celles qui possèdent les plus hauts murs, mais celles qui savent protéger les rêves de ceux qu'elles accueillent.

— Voilà ta nouvelle maison pendant ton séjour à Libreville, lui dit-elle. Ici, tu es chez toi.

Mabandzi posa sa valise dans la chambre qui lui était réservée. Il observa longuement ce nouvel espace. Tout était différent de Dibouka : le bruit des véhicules au loin, l'électricité permanente, les murs en béton, les habitudes de la ville. Pourtant, il ressentit une étrange sérénité. Car dans cette grande capitale inconnue, il avait retrouvé ce qui comptait le plus : un lien humain, une famille, une porte ouverte.

Cette nuit-là, installé dans sa chambre à Makwengue, Mabandzi repensa à son village. Il entendait encore le souffle de la forêt, le murmure de l'Ogooué et la voix de son grand-père. Mais il savait désormais qu'une nouvelle étape de son existence venait de commencer. Libreville venait de l'accueillir. Et à travers Mélanie, sa tante fonctionnaire, la ville venait de lui offrir son premier refuge avant de lui révéler ses secrets, ses défis et ses grandes épreuves.

Chapitre 4 : Premier jour au lycée Robervilliers

Le lendemain de son arrivée à Libreville, Mabandzi se réveilla bien avant que le soleil ne montre son visage au-dessus de la ville.

Dans la petite chambre que sa tante Mélanie lui avait préparée à Makwengue, il resta quelques instants allongé, les yeux ouverts, observant le plafond silencieux. Autour de lui, tout semblait immobile. La chambre était plongée dans une tranquillité étrange, une tranquillité qui ne ressemblait pas à celle du village. À Dibouka, le silence était vivant : il respirait avec le souffle de la forêt, il chantait avec les oiseaux, il dansait avec le vent qui traversait les grands arbres. Ici, le silence avait une autre nature. Il était lourd, froid, presque mystérieux. Il ressemblait à une couverture épaisse posée sur la pièce, empêchant les bruits du monde extérieur d'entrer.

Mabandzi regarda longuement les murs qui l'entouraient. Ils étaient propres, mais leur couleur pâle lui donnait l'impression d'être enfermé dans un espace sans histoire. Ces quatre murs, qui pour sa tante représentaient une chambre d'accueil, prenaient dans son esprit une autre apparence. Ils devenaient les limites d'un petit royaume fermé, les

frontières invisibles d'un territoire inconnu où il se sentait prisonnier.

La pièce lui semblait soudain plus petite qu'elle ne l'était réellement. Le plafond bas paraissait descendre lentement vers lui, comme s'il cherchait à écouter ses pensées. Les murs semblaient se rapprocher, tels des gardiens silencieux surveillant chacun de ses mouvements. La fenêtre, pourtant ouverte sur l'extérieur, ressemblait moins à une ouverture vers la liberté qu'à une petite lucarne donnant sur un monde auquel il n'appartenait pas encore.

Dans cette chambre, Mabandzi ressentait le poids du changement. Elle était devenue le symbole de son déracinement. Chaque objet posé autour de lui semblait lui rappeler ce qu'il avait perdu : le grand espace de la maison familiale, les voix familières du village, les pas des habitants qui circulaient librement devant la concession, les soirées sous le corps de garde où les anciens transmettaient la mémoire des générations.

Ici, rien ne portait encore son empreinte. Le lit était parfaitement rangé, mais il lui semblait étranger. L'armoire, droite et silencieuse, ressemblait à une vieille sentinelle gardant des secrets qu'il ne

connaissait pas. La table de travail, vide et froide, attendait son premier geste comme une page blanche qui exigeait une nouvelle histoire.

Mabandzi avait l'impression d'être un oiseau sorti de sa forêt et placé dans une cage plus grande, mais dont les barreaux étaient invisibles. Ce n'était pas une prison faite de fer, mais une prison faite de souvenirs, de différences et d'incertitudes.

Son esprit retournait sans cesse vers Dibouka. Il revoyait les grands arbres qui entouraient le village, les chemins rouges qu'il parcourait pieds nus, la voix grave de son grand-père Dibouka qui résonnait au crépuscule. Là-bas, même la nuit semblait lui appartenir. Elle était un manteau protecteur sous lequel les hommes retrouvaient leurs familles et leurs ancêtres.

À Libreville, il se sentait comme un étranger arrivé dans une immense machine dont il ignorait encore le fonctionnement.

La chambre de Makwengue était pourtant accueillante. Mélanie avait préparé chaque détail avec amour. Mais le cœur de Mabandzi, encore attaché à sa terre natale, transformait ce lieu de repos en espace d'exil. Car parfois, ce n'est pas le

lieu qui enferme l'homme. C'est la distance entre ce qu'il était hier et ce qu'il doit devenir demain.

Il resta ainsi plusieurs minutes, partagé entre la nostalgie et la peur, jusqu'à ce qu'un rayon de lumière traverse doucement la fenêtre et vienne toucher son visage. Cette lumière semblait lui rappeler une vérité apprise auprès de son grand-père : **même dans la pièce la plus sombre, l'homme qui garde l'espoir possède déjà une porte ouverte vers la liberté.**

Alors Mabandzi se leva lentement. Il quitta cette chambre qui lui avait semblé être une prison et se prépara à affronter son premier jour dans la grande ville.

Mabandzi se leva avec précaution. Il enfila son uniforme scolaire soigneusement préparé la veille par sa tante. En regardant son reflet dans le miroir, il eut du mal à reconnaître le jeune garçon qu'il voyait.

Il n'était plus seulement le fils de Dibouka. Il devenait un élève de Libreville. Mélanie, déjà prête pour son travail, l'attendait dans la cuisine.

— Alors mon fils, comment te sens-tu pour cette première journée ?

Mabandzi baissa légèrement les yeux avant de répondre.

— Je suis un peu inquiet, tata. Tout est nouveau pour moi.

Elle sourit avec bienveillance.

— C'est normal d'avoir peur devant une nouvelle porte. Mais rappelle-toi toujours les paroles de ton grand-père : celui qui connaît ses racines ne se perd jamais dans un nouveau chemin. Va apprendre, observe et respecte les autres.

Ces mots accompagnèrent Mabandzi lorsqu'il quitta la maison.

Le trajet jusqu'au collège Roberviliers fut pour lui une nouvelle aventure. À travers la vitre du véhicule, Mabandzi observait les rues animées de Libreville. Le front légèrement appuyé contre la fenêtre, il regardait défiler sous ses yeux un monde qu'il ne connaissait encore qu'à travers les récits des

autres. Chaque rue, chaque bâtiment, chaque visage semblait lui raconter une histoire nouvelle. La capitale apparaissait devant lui comme un immense livre ouvert dont il devait apprendre à déchiffrer les premières pages.

Dès les premières heures du matin, Libreville était déjà en mouvement.

La ville se réveillait comme un géant qui sortait lentement de son sommeil. Les avenues se remplissaient progressivement d'une foule pressée, chacun avançant avec un objectif précis, portant dans ses gestes les espoirs et les préoccupations de toute une journée. Les voitures circulaient dans un ballet incessant, semblables à des fourmis mécaniques transportant les rêves de milliers d'hommes et de femmes.

Les élèves en uniforme marchaient par petits groupes sur les trottoirs. Certains riaient encore des souvenirs de la veille, d'autres révisaient rapidement une leçon avant d'entrer en classe. Les plus jeunes tenaient fermement la main de leurs parents, découvrant avec innocence les bruits et l'agitation de la ville. Leurs chemises impeccablement repassées et leurs sacs accrochés au dos représentaient plus qu'une simple rentrée

scolaire : ils portaient l'espoir silencieux de leurs familles.

Mabandzi les regardait avec attention. Il se reconnaissait un peu en eux. Comme ces enfants, il portait lui aussi un rêve, mais son rêve venait d'un endroit différent. Lui venait de Dibouka, d'un monde où l'éducation ne se trouvait pas seulement dans les salles de classe, mais aussi dans les paroles des anciens, dans l'observation de la nature et dans les enseignements transmis autour du feu.

Plus loin, les travailleurs rejoignaient leurs bureaux. Des hommes en chemise soigneusement repassée marchaient rapidement, une mallette à la main, le regard fixé vers leur destination. Des femmes élégantes, habillées pour affronter une nouvelle journée, traversaient les rues avec assurance. Certains consultaient déjà leurs téléphones, d'autres discutaient des nouvelles du pays ou des difficultés quotidiennes.

Pour Mabandzi, cette scène ressemblait à une grande rivière humaine. Chacun était une goutte d'eau emportée par le courant de la ville. Certains nageaient avec confiance, d'autres luttait pour ne pas être entraînés par les vagues.

Les commerçants, eux aussi, étaient déjà à l'œuvre. Dans les marchés et aux abords des routes, les vendeuses installaient leurs marchandises avec une énergie impressionnante. Les fruits étaient disposés avec soin comme des pierres précieuses exposées dans une vitrine naturelle. Les légumes formaient des tableaux de couleurs où le vert des feuilles, le rouge des tomates et le jaune des bananes semblaient dialoguer entre eux. Les voix des commerçantes montaient dans l'air du matin.

— Venez acheter ! Les produits sont frais !

Ces appels se mélangeaient aux klaxons des taxis, aux bruits des moteurs et aux conversations des passants. Libreville était devenue une immense symphonie où chaque bruit avait sa propre partition.

Mabandzi découvrait alors une ville aux mille visages.

Derrière les grands immeubles modernes se cachaient des quartiers populaires où des familles commençaient leur journée avec courage. Derrière les voitures luxueuses circulaient des travailleurs qui comptaient chaque pièce pour terminer le mois.

Derrière les sourires affichés dans les rues existaient parfois des combats invisibles.

La capitale était belle, mais elle était aussi exigeante. Elle ressemblait à une grande forêt, mais une forêt sans arbres. Les hommes y étaient les nouvelles plantes, chacun cherchant un espace pour grandir sous un soleil parfois difficile. Certains possédaient de profondes racines, d'autres cherchaient encore où planter les leurs.

Mabandzi se souvenait alors des paroles de son grand-père :

« Dans la forêt, chaque arbre grandit selon la force de ses racines. L'homme aussi ne peut s'élever que s'il connaît ce qui le nourrit. »

En regardant Libreville défiler derrière la vitre, il comprit que cette ville allait devenir son nouveau terrain d'apprentissage. Elle allait lui enseigner d'autres règles, d'autres valeurs et d'autres réalités. Il venait d'un village où le temps semblait appartenir aux hommes. Il arrivait dans une capitale où les hommes semblaient courir après le temps.

Et ce matin-là, en direction du collège Robervilliers, Mabandzi ne savait pas encore qu'au-delà des cours

et des examens, la ville allait lui donner les leçons les plus importantes de sa vie. La ville semblait être une immense horloge dont chaque habitant représentait une pièce indispensable.

Lorsque Mabandzi arriva devant le collège Roberviliers, il s'arrêta quelques secondes. L'établissement lui parut immense. Les bâtiments en béton, les salles de classe alignées, la cour remplie d'élèves et les voix qui résonnaient dans tous les coins formaient un spectacle impressionnant pour celui qui venait d'un petit village.

À Dibouka, l'école était un lieu d'apprentissage. Ici, il découvrait que l'école était aussi un monde social. Une petite société où chacun cherchait sa place.

La cour du collège Roberviliers ressemblait à une immense rivière humaine dont les flots ne cessaient jamais de couler. Dès les premières heures du matin, elle se remplissait progressivement d'élèves venus de tous les quartiers de Libreville. Les uns arrivaient à pied, accompagnés parfois par leurs parents ; les autres descendaient des taxis ou des véhicules familiaux, leurs uniformes encore impeccables, leurs sacs chargés de cahiers et de rêves.

Pour Mabandzi, ce spectacle était fascinant. Depuis l'entrée du collège, il observait cette foule qui avançait dans toutes les directions, comme une forêt dont chaque arbre aurait une forme, une couleur et une histoire différente. Chaque élève semblait porter un univers invisible sur ses épaules. Derrière les sourires se cachaient des familles, des difficultés, des ambitions et des blessures que personne ne pouvait voir.

La cour était un véritable théâtre où chaque matin, les élèves venaient jouer le rôle que la société leur avait donné.

Certains riaient aux éclats au centre des groupes, transformant l'espace en une scène de joie et d'insouciance. Leurs éclats de rire montaient dans l'air comme des oiseaux libérés, traversant les couloirs et réveillant les bâtiments encore endormis. Ils racontaient les aventures du week-end, les matchs de football improvisés dans les quartiers, les fêtes de famille ou les vidéos découvertes sur les réseaux sociaux.

— **Tu as vu ce qui s'est passé samedi ?** lançait un élève avec excitation.

— **Oui ! Tout le monde en parle depuis hier !**
Répondait un autre en riant.

Leurs conversations voyageaient d'un groupe à l'autre, formant une toile invisible de nouvelles, de rumeurs et d'histoires qui circulaient plus vite que les annonces officielles.

Un peu plus loin, certains élèves étaient déjà plongés dans leurs cahiers. Assis sur un banc, debout contre un mur ou regroupés sous un arbre, ils relisaient leurs leçons avec concentration. Leurs lèvres murmuraient des définitions, des dates historiques ou des formules scientifiques, comme des prières adressées au dieu du savoir.

Pour eux, l'école n'était pas seulement un lieu de rencontre.

Elle était une porte.

Une porte vers un avenir différent, une chance de sortir des difficultés familiales et de construire une vie meilleure.

Mabandzi remarqua aussi ceux qui semblaient appartenir à un autre monde.

Les élèves des classes supérieures marchaient dans la cour avec une assurance particulière. Ils avançaient lentement, le regard confiant, comme des navigateurs qui connaissaient déjà les courants de cette mer scolaire. Leur démarche révélait une certaine expérience. Ils connaissaient les enseignants, les habitudes de l'établissement, les endroits où se réunir et les règles invisibles qui régissaient la vie du collège.

Pour les nouveaux élèves, ils ressemblaient presque à des anciens gardiens du temple.

Ils savaient quels professeurs étaient sévères, lesquels plaisantaient en classe, quelles salles étaient les plus fraîches et quels coins de la cour appartenaient aux différents groupes.

Ils portaient sur leurs visages cette assurance de ceux qui avaient déjà traversé plusieurs saisons dans le même univers.

Certains étaient admirés. D'autres étaient craints. Certains cherchaient à se faire remarquer par leurs vêtements, leurs téléphones ou leur façon de parler. Ils avaient compris que dans la grande société du collège, l'apparence pouvait parfois devenir une forme de pouvoir. Un simple téléphone dernier cri,

une paire de chaussures à la mode ou une histoire racontée avec exagération pouvaient suffire à attirer l'attention.

Mabandzi observait tout cela avec prudence.

À Dibouka, son grand-père lui avait appris que l'homme sage ne juge pas un arbre seulement à la beauté de ses feuilles, mais à la profondeur de ses racines.

Alors il regardait.

Il écoutait.

Il apprenait.

La cour du collège Robervilliers était bien plus qu'un simple espace de récréation. Elle était une miniature du monde extérieur. On y retrouvait les différences sociales, les ambitions, les rivalités, les amitiés et les rêves qui animaient toute une génération.

Les enfants des familles aisées côtoyaient ceux qui avaient parfois du mal à payer certaines fournitures scolaires. Les enfants venus des quartiers populaires partageaient les mêmes bancs que ceux des zones résidentielles. Dans cette cour, les

origines se mélangeaient, mais les réalités restaient parfois différentes.

Mabandzi comprit alors que Libreville n'était pas seulement une grande ville. C'était un miroir. Un miroir qui reflétait les espoirs et les contradictions de la société.

Au milieu de cette agitation, il resta quelques secondes immobile, son sac sur l'épaule, observant cette nouvelle humanité qui l'entourait. Il venait d'un village où chacun connaissait le nom de son voisin ; il découvrait maintenant un monde où il fallait apprendre à exister parmi des centaines de visages inconnus. Dans la cour, alors qu'il cherchait son bâtiment de classe, un garçon s'approcha de lui. Soudain, une voix l'interpella :

— **Tu es nouveau ici ?**

Mabandzi se retourna.

Et cette simple question allait devenir le premier fil d'une rencontre qui changerait profondément son parcours au collège Roberviliers. Mabandzi resta un moment à observer. Il avait appris auprès de son grand-père que l'homme sage devait d'abord écouter avant de parler, regarder avant d'agir.

Devant lui se tenait un garçon de son âge, au sourire naturel et au regard curieux.

— **Oui. Je viens d'arriver à Libreville. Je m'appelle Mabandzi.**

— **Moi, c'est Jordan. Bienvenue au collège Roberviliers. Tu viens de quel quartier ?**

— **Je viens de Dibouka, dans l'Ogooué-Lolo.**

Jordan ouvrit légèrement les yeux avec admiration.

— **Un village ? Ça doit être différent d'ici.**

Mabandzi sourit.

— **Oui, très différent. Là-bas, tout le monde se connaît.**

Jordan répondit en riant :

— **Ici aussi tout le monde finit par se connaître... surtout quand quelqu'un fait une erreur.**

Cette phrase fit sourire Mabandzi, mais il ne comprit pas encore toute sa signification.

À côté d'eux, d'autres élèves observaient le nouveau venu. Il y avait **Steve**, un garçon populaire, toujours entouré d'amis. Il aimait attirer l'attention et possédait déjà le dernier téléphone à la mode. Pour beaucoup d'élèves, il représentait la réussite et la modernité. Il parlait souvent de marques, de sorties et de voyages.

Non loin de là se trouvait **Mélissa**, une élève discrète et brillante. Elle portait des lunettes et avait toujours un livre entre les mains. Certains élèves se moquaient parfois d'elle à cause de son sérieux, mais elle semblait posséder une force intérieure que peu remarquaient.

Il y avait aussi **Brenda**, une jeune fille pleine de vie, appréciée pour son sourire et sa gentillesse. Elle était de celles qui apportaient de la lumière dans une pièce simplement par leur présence.

Enfin, **Patrick, Kevin, Grâce** et plusieurs autres élèves complétaient cette petite communauté où se mélangeaient différentes personnalités, différents milieux sociaux et différentes histoires familiales.

Mabandzi comprit rapidement que le collège Roberviliers était une miniature du pays tout entier, il réunissait des enfants issus de familles riches,

modestes, rurales ou urbaines. Chacun arrivait avec son héritage invisible. Certains portaient des vêtements coûteux. D'autres portaient seulement leurs rêves.

Pendant la première récréation, Jordan resta avec Mabandzi pour lui faire découvrir l'établissement.

— Tu verras, ici, il faut savoir s'adapter. Libreville n'est pas comme le village.

Mabandzi regarda les élèves autour de lui. Certains riaient. Certains cherchaient à impressionner les autres. Certains semblaient déjà vouloir prouver leur valeur.

Il répondit calmement :

— Chez moi, mon grand-père disait que l'homme qui veut grandir doit d'abord apprendre à connaître le monde sans oublier qui il est.

Jordan regarda son nouvel ami avec surprise.

— Ton grand-père devait être quelqu'un de sage.

Mabandzi sourit.

— Oui. C'était un homme qui connaissait beaucoup de choses, même celles qu'on ne trouve pas dans les livres.

Cette réponse intrigua Jordan.

Il ne savait pas encore que derrière ce jeune garçon venu de Dibouka se cachait une éducation différente, nourrie par les traditions anciennes et les enseignements initiatiques de son grand-père.

Ce premier jour au collège Roberviliers ne fut donc pas seulement une rentrée scolaire. Ce fut la rencontre entre deux mondes. Celui de la forêt et celui de la ville. Celui des anciens enseignements et celui des nouvelles réalités.

Et sans le savoir encore, Mabandzi venait de franchir la première porte d'un chemin où il allait rencontrer des amis, des adversaires, des épreuves... et découvrir une vérité essentielle :

On peut changer de lieu, mais on ne change jamais totalement l'héritage qui vit en soi.

Chapitre 5 : La première classe

La sonnerie du collège Robervilliers retentit dans toute l'enceinte de l'établissement. Ce son métallique, qui pour certains élèves annonçait simplement le début d'une nouvelle heure de cours, résonna dans l'esprit de Mabandzi comme le signal d'une nouvelle étape.

Les élèves quittèrent progressivement la cour pour rejoindre leurs salles respectives. Les conversations diminuèrent peu à peu, remplacées par le bruit des pas qui résonnaient dans les couloirs. Les murs du collège semblaient absorber cette énergie juvénile, comme s'ils étaient les témoins silencieux de milliers de destins qui avaient traversé ces lieux.

Mabandzi suivit ses nouveaux camarades jusqu'à la salle de terminale.

En entrant dans la classe, Mabandzi fut frappé par une atmosphère différente de celle de la cour. Le tumulte des voix, les éclats de rire et l'agitation des élèves semblaient être restés derrière la porte, comme si celle-ci séparait deux mondes. La salle de classe était devenue un sanctuaire silencieux où le bruit de la ville venait mourir doucement contre les murs.

À ses yeux, cette pièce n'était pas simplement une salle d'apprentissage. Elle ressemblait à un temple moderne du savoir.

Chaque élément qui la composait semblait avoir une histoire à raconter. Les murs, couverts d'une peinture légèrement défraîchie par les années, portaient les traces du temps comme le visage d'un ancien qui aurait traversé plusieurs générations. Ils n'étaient pas seulement des séparations de béton ; ils étaient les témoins silencieux des rêves, des réussites, des échecs et des espoirs de centaines d'élèves passés par cet endroit.

Sur certaines parties du mur, la peinture commençait à perdre son éclat. Quelques fissures discrètes apparaissaient comme de fines cicatrices laissées par les années. Pourtant, malgré ces marques du temps, la salle conservait une dignité particulière. Elle semblait dire que la connaissance n'avait pas besoin de murs parfaits pour grandir.

Les tables étaient alignées en plusieurs rangées régulières, formant une sorte d'armée silencieuse prête à accueillir les jeunes esprits venus chercher la victoire sur l'ignorance. Chaque table portait les traces de ceux qui l'avaient occupée avant eux : des noms gravés au stylo, des dates, des messages

laissés par des élèves qui avaient voulu inscrire une petite partie de leur existence dans la mémoire du lieu.

Pour Mabandzi, ces inscriptions ressemblaient à des voix venues du passé.

Elles étaient comme des empreintes laissées sur le chemin du temps, rappelant que chaque génération d'élèves ne faisait que passer dans cette grande maison du savoir.

Les bancs en bois, parfois usés par les années, semblaient porter le poids des milliers d'heures d'apprentissage. Ils avaient accueilli les premières inquiétudes des nouveaux élèves, les rêves des futurs diplômés et les moments de découragement de ceux qui avaient douté de leur avenir. Ils étaient devenus les compagnons silencieux de plusieurs générations.

Au fond de la salle, le tableau noir dominait l'espace.

Pour Mabandzi, il ressemblait à une immense page blanche ouverte devant l'humanité. Chaque cours allait y déposer une nouvelle trace, chaque professeur allait y écrire une parcelle de connaissance, chaque formule, chaque date et

chaque idée allait devenir une graine plantée dans l'esprit des élèves.

Le tableau n'était pas seulement une surface où l'on écrivait. Il était une porte. Une porte entre ce que l'homme ignore et ce qu'il peut découvrir.

À côté du tableau, le bureau du professeur occupait une place presque symbolique. Il semblait être un poste d'observation depuis lequel le maître du savoir guidait ses élèves dans les chemins parfois difficiles de la connaissance. Quelques livres empilés dessus formaient une petite montagne de papier, une montagne moins haute que celles de la nature, mais capable de transporter l'homme plus loin que n'importe quel voyage.

Les fenêtres ouvertes laissaient entrer un souffle léger venu de l'extérieur.

L'air circulait dans la salle comme un messager invisible apportant avec lui les bruits de la capitale : les klaxons lointains, les voix des passants, le mouvement incessant de Libreville. Ce souffle semblait rappeler aux élèves que l'école n'était pas coupée du monde, mais qu'elle devait préparer ceux qui y entraient à mieux comprendre la société qui les entourait.

La lumière du matin traversait les ouvertures et venait se poser sur les tables, dessinant des formes brillantes sur le sol. Les rayons du soleil ressemblaient à des doigts dorés qui venaient réveiller doucement les consciences endormies.

Mabandzi observa longuement cette scène.

Il pensa au mbandza de Dibouka, le temple initiatique où son grand-père transmettait les enseignements de la tradition. Là-bas, les anciens parlaient sous la protection des arbres et du regard des ancêtres. Ici, les professeurs enseignaient sous la lumière des néons et devant des tableaux noirs.

Mais au fond, il comprit qu'il existait une même mission. Transmettre. Éclairer. Préparer l'homme à comprendre le monde.

La salle de classe du collège Roberviliers était donc bien plus qu'un simple espace rempli de tables et de chaises. Elle était un carrefour où se rencontraient les rêves de la jeunesse, les connaissances des enseignants et les espoirs des familles.

Pour certains élèves, elle n'était qu'une pièce ordinaire où passer quelques heures par jour. Pour Mabandzi, elle était un nouveau territoire à

découvrir. Une forêt différente de celle de son village. Une forêt faite de livres, de paroles et d'idées. Et dans cette nouvelle forêt, il allait apprendre à marcher avec d'autres armes : non plus la mémoire des anciens seulement, mais aussi la puissance du savoir.

Pour Mabandzi, cette salle représentait un autre temple.

À Dibouka, il avait connu le temple initiatique de son grand-père, le mbandza où les anciens transmettaient les secrets de la vie, de la nature et des ancêtres. Ici, il découvrait un autre lieu d'apprentissage : la salle de classe, où les hommes transmettaient l'histoire écrite des peuples. Les élèves prirent place. Certains sortirent leurs cahiers avec sérieux, d'autres échangèrent encore quelques plaisanteries avant le début du cours. Les plus agités furent rappelés à l'ordre par quelques regards complices de leurs camarades.

Les élèves prirent place progressivement, chacun rejoignant son siège avec des attitudes différentes. Certains s'installèrent rapidement, comme des habitués de ce rituel quotidien, sortant leurs cahiers et leurs stylos avec une précision presque mécanique. D'autres continuèrent encore quelques

secondes leurs conversations à voix basse, profitant des derniers instants de liberté avant l'arrivée du professeur.

La salle se remplissait peu à peu d'une énergie particulière.

Les chaises glissaient sur le sol dans un bruit régulier, les sacs tombaient doucement sur les tables, les pages des cahiers se tournaient comme les feuilles d'un arbre sous le souffle du vent. Chaque élève semblait porter une histoire différente : certains arrivaient avec la confiance de ceux qui connaissaient déjà leur place dans cette société scolaire, d'autres avec la discrétion de ceux qui cherchaient encore à trouver la leur.

Mabandzi, assis à sa place, observait silencieusement cette scène.

Il regardait ces jeunes visages qui représentaient une multitude de destins. Certains portaient les signes d'une enfance protégée, d'autres révélaient déjà les traces des responsabilités familiales. Derrière chaque uniforme identique se cachait pourtant une réalité différente. L'uniforme effaçait les différences visibles, mais il ne pouvait pas cacher les histoires que chacun transportait dans son cœur.

Alors que la classe commençait à retrouver son calme, un léger mouvement attira l'attention de plusieurs élèves près de la porte.

Une jeune fille venait d'apparaître dans l'encadrement. Elle resta quelques secondes immobile avant d'entrer, comme si elle voulait d'abord observer l'atmosphère de la salle. Son arrivée provoqua un bref silence, celui qui accompagne parfois la présence d'une personne dont l'apparition attire naturellement les regards.

Elle s'appelait **Rébecca**.

Elle avançait avec une élégance simple, sans chercher à attirer l'attention. Son uniforme était soigneusement porté, son sac tenu avec précaution contre elle et son visage exprimait à la fois une certaine assurance et une discrétion profonde. Elle n'avait pas besoin de parler pour être remarquée ; sa manière de marcher révélait une éducation où la retenue et le respect occupaient une place importante.

Pour Mabandzi, son entrée avait quelque chose de particulier. Il ne savait pas encore pourquoi, mais cette jeune fille lui donnait l'impression d'être différente des autres.

Dans son regard, il percevait une profondeur inhabituelle. Ce n'était pas seulement le regard d'une élève venant suivre un cours ; c'était le regard d'une personne qui semblait réfléchir au-delà des apparences. Ses yeux portaient une forme de sérénité, mais aussi une légère mélancolie, comme si elle connaissait déjà certaines réalités de la vie que les autres élèves ignoraient encore.

Quelques camarades lui adressèrent des sourires.

— **Bonjour Rébecca**, lança une élève assise près de la fenêtre.

— **Bonjour**, répondit-elle doucement.

Sa voix était calme, presque apaisante. Elle rejoignit sa place située quelques rangées devant Mabandzi. En déposant ses affaires sur la table, elle prit soin de ranger ses cahiers avec méthode. Sur sa couverture de cours, quelques annotations écrites soigneusement témoignaient de son sérieux. À côté d'elle, une camarade murmura :

— **Tu as vu le nouvel élève ? Il paraît qu'il vient de l'intérieur du pays.**

Rébecca tourna légèrement la tête vers Mabandzi. Leurs regards se croisèrent pendant quelques secondes. Ce fut un instant bref, mais suffisamment long pour que chacun remarque la présence de l'autre.

Mabandzi détourna légèrement les yeux, un peu gêné. Il n'était pas habitué aux regards d'une grande ville. Dans son village, les relations étaient simples : on connaissait l'histoire de chacun avant même de connaître son nom. Ici, un simple regard pouvait devenir le début d'une rencontre.

Rébecca, elle, esquissa un léger sourire. Un sourire discret, presque invisible, mais qui ressemblait à une première ouverture. Elle ne savait pas encore que ce garçon venu de Dibouka portait en lui un héritage particulier, une culture différente et les enseignements d'un grand-père initié qui avaient façonné sa manière de voir le monde.

Lui ne savait pas encore que cette jeune fille, fille d'un général respecté, élevée dans la rigueur et la foi, allait occuper une place importante dans son parcours. À cet instant, ils n'étaient que deux élèves dans une salle de classe. Deux chemins qui venaient de se croiser. Deux histoires qui, sans le savoir, commençaient à écrire une nouvelle page.

Puis soudain, le silence tomba. Un homme entra. Monsieur Moutsinga avançait d'un pas calme et assuré. Il était un homme d'une cinquantaine d'années, au visage marqué par les années d'enseignement. Ses cheveux légèrement grisonnants témoignaient du temps consacré à transmettre le savoir. Il portait une chemise soigneusement repassée, un pantalon classique et tenait sous son bras plusieurs ouvrages d'histoire dont les pages semblaient avoir été consultées des centaines de fois.

Il n'avait pas besoin d'élever la voix pour imposer le respect. Sa présence suffisait. Il ressemblait à ces vieux arbres de la forêt : ils ne cherchent pas à attirer l'attention, mais leur grandeur impose naturellement le silence autour d'eux. Il posa ses livres sur le bureau, observa longuement la classe et salua.

— **Bonjour, chers élèves.**

— **Bonjour Monsieur Moutsinga**, répondirent-ils en chœur.

Son regard parcourut la salle.

Il remarqua immédiatement le nouveau visage assis au fond de la classe.

— Nous avons un nouvel élève parmi nous ?

Mabandzi se leva timidement.

— Oui Monsieur. Je m'appelle Mabandzi. Je viens de Dibouka, dans l'Ogooué-Lolo.

Quelques élèves se retournèrent avec curiosité. Un élève venu d'un village était une rareté dans cette classe où beaucoup étaient habitués à l'environnement urbain.

Monsieur Moutsinga esquissa un léger sourire.

— Bienvenue parmi nous, Mabandzi. N'oublie jamais qu'en histoire, chaque origine est une richesse. Celui qui connaît son passé comprend mieux son avenir.

Ces mots attirèrent immédiatement l'attention du jeune garçon. Ils rappelaient étrangement les enseignements de son grand-père.

Le premier cours : Pourquoi étudier l'histoire ?

Monsieur Moutsinga écrivit lentement au tableau :

"L'Histoire : comprendre hier pour construire demain."

Puis il se retourna vers les élèves.

— Avant de parler des dates, des guerres, des royaumes et des grands personnages, je veux vous poser une question : pourquoi étudions-nous l'histoire ?

Un silence s'installa. Quelques élèves baissèrent les yeux. D'autres cherchèrent une réponse dans leurs cahiers. Finalement, Jordan leva la main.

— Pour connaître le passé, Monsieur.

Le professeur hocha la tête.

— C'est une bonne réponse. Mais elle est incomplète. L'histoire n'est pas seulement le récit de ce qui est arrivé avant nous. Elle est une mémoire. Un peuple sans mémoire ressemble à un homme qui avance dans l'obscurité sans savoir d'où il vient ni où il va.

Mabandzi écoutait attentivement.

Ces paroles faisaient écho aux longues soirées passées auprès de Dibouka. Son grand-père disait

souvent que celui qui oubliait ses ancêtres perdait une partie de son âme.

Monsieur Moutsinga poursuivit :

— Les sociétés qui ignorent leur histoire répètent souvent les mêmes erreurs. Les peuples qui connaissent leurs racines peuvent mieux construire leur avenir.

Il marcha lentement devant les tables.

— Regardez notre pays. Le Gabon n'est pas né hier. Avant les bâtiments, avant les administrations, avant les frontières modernes, il existait des peuples, des cultures, des traditions et des hommes qui ont construit une mémoire collective.

La classe devint attentive. Même les élèves habituellement distraits semblaient écouter. Le professeur avait cette capacité rare de transformer une simple leçon en un voyage.

Au fil du cours, Monsieur Moutsinga expliqua l'importance des traditions africaines dans la compréhension de l'histoire.

— L'histoire ne se trouve pas seulement dans les livres. Elle existe aussi dans les récits des anciens, dans les chants, dans les danses, dans les symboles et dans la transmission orale.

Mabandzi sentit son cœur battre plus fort. Il pensa au corps de garde de Dibouka, aux paroles de son grand-père, aux cérémonies où les anciens transmettaient aux jeunes générations les valeurs de courage, de respect et d'équilibre.

Pour la première fois depuis son arrivée à Libreville, il comprit que son passé n'était pas un poids. C'était une force. À la fin du cours, Monsieur Moutsinga posa une dernière question :

— Alors, chers élèves, quelle est la plus grande leçon que nous donne l'histoire ?

Après quelques secondes de silence, Mabandzi leva timidement la main. Toute la classe se tourna vers lui.

— Monsieur... je pense que l'histoire nous apprend à ne pas oublier qui nous sommes. Parce qu'un homme qui oublie ses origines peut facilement perdre son chemin.

Un silence profond suivit sa réponse. Monsieur Moutsinga le regarda avec intérêt. Puis il sourit.

— Très belle réflexion, Mabandzi. Garde toujours cette pensée. Les connaissances que l'on reçoit à l'école doivent éclairer ce que l'on porte déjà en soi.

La sonnerie annonça la fin du cours. Les élèves commencèrent à ranger leurs affaires, mais Mabandzi resta quelques secondes immobile. Ce premier cours d'histoire venait de lui révéler une chose essentielle : entre les enseignements du grand-père dans le mbandza de Dibouka et les leçons du professeur dans la salle de classe de Robervilliers, il existait un même chemin. Celui de la connaissance. Celui de la mémoire. Celui de la recherche de la vérité.

DEUXIEME PARTIE : Modernité et ancestralité

Chapitre 6 : Modernité et ancestralité

Quelques jours après son arrivée au collège Robervilliers, Mabandzi commençait progressivement à trouver ses repères dans ce nouvel univers. La grande ville n'avait plus tout à fait le même visage qu'au premier jour. Les rues de Libreville lui semblaient toujours bruyantes, les mouvements de la capitale toujours aussi rapides, mais il commençait à comprendre les rythmes cachés de cette immense cité.

Au collège, il avait appris à reconnaître les différentes personnalités de sa classe. Il y avait ceux qui cherchaient constamment à se faire remarquer, ceux qui préféraient rester dans l'ombre, ceux qui rêvaient de réussite rapide et ceux qui construisaient patiemment leur avenir à travers les études. Mais parmi tous ces visages, une personne attirait particulièrement son attention : Rébecca.

Depuis leur première rencontre en classe, leurs échanges étaient restés simples et respectueux. Ils se saluaient chaque matin, partageaient parfois quelques remarques pendant les cours, mais chacun semblait encore découvrir l'univers de l'autre. Jusqu'au jour où Monsieur Moutsinga annonça un travail particulier.

Ce matin-là, le professeur d'histoire entra dans la salle avec plusieurs documents sous le bras. Après avoir salué les élèves, il posa ses affaires sur son bureau et observa longuement la classe.

— Aujourd'hui, je vais vous proposer un exercice différent. Je ne veux pas seulement évaluer votre capacité à retenir des informations. Je veux savoir comment vous réfléchissez au monde dans lequel vous vivez.

Les élèves se regardèrent avec curiosité. Monsieur Moutsinga écrivit au tableau : **"Modernité et ancestralité : quelle plus-value pour la société ?"**

Puis il se tourna vers eux.

— Votre devoir consistera à expliquer comment ces deux dimensions peuvent contribuer au développement de notre société. Beaucoup pensent que la modernité signifie abandonner les traditions. D'autres pensent que respecter les traditions signifie refuser le progrès. Mais est-ce réellement vrai ?

Un silence attentif accompagna ses paroles.

— Je veux que vous réfléchissiez au dialogue entre ce que nous recevons du passé et ce que nous construisons pour l'avenir.

Puis il annonça les groupes. Lorsque les noms furent prononcés, Mabandzi entendit :

— Mabandzi et Rébecca.

Un léger murmure parcourut la classe. Certains élèves sourirent avec curiosité. Mabandzi regarda Rébecca qui lui adressa un sourire discret.

— Je crois que nous allons devoir travailler ensemble, dit-elle.

— Oui. C'est une bonne occasion d'apprendre à se connaître, répondit Mabandzi.

Ils décidèrent de se retrouver après les cours dans la bibliothèque du lycée. Pour Mabandzi, franchir la porte de cette pièce fut bien plus qu'une simple entrée dans un lieu rempli de livres. Ce fut comme pénétrer dans un autre monde, un espace silencieux où le temps semblait avoir suspendu sa marche pour laisser dialoguer les générations.

Dès les premiers pas, il ressentit une étrange familiarité.

La bibliothèque lui rappelait les lieux sacrés de son enfance, ces espaces où les anciens transmettaient aux jeunes les secrets de l'existence. Bien sûr, ici, il n'y avait ni les chants rituels, ni les torches éclairant la nuit, ni le cercle des initiés assis autour du feu. Pourtant, quelque chose dans cette atmosphère silencieuse lui rappelait le mbandza de Dibouka, le temple initiatique où son grand-père lui enseignait les lois invisibles qui régissaient la vie.

Il regarda les longues étagères remplies de livres.

À ses yeux, elles ressemblaient aux grands arbres de la forêt de son village.

Les rayonnages étaient comme des troncs immenses portant des milliers de branches, et chaque livre représentait une feuille contenant une parcelle de la mémoire humaine. Les ouvrages alignés semblaient dormir paisiblement, mais Mabandzi avait l'impression qu'ils murmuraient des histoires anciennes à ceux qui savaient les écouter. Chaque livre était une graine. Une graine de connaissance déposée dans la terre fertile de l'esprit humain.

Lorsqu'un élève ouvrait un ouvrage, c'était comme un cultivateur qui ouvrait la main pour planter une nouvelle semence dans son intelligence. Certaines

graines donnaient naissance à des découvertes scientifiques, d'autres faisaient naître des réflexions philosophiques, d'autres encore racontaient les combats et les rêves des peuples disparus.

Mabandzi avançait lentement entre les étagères. Il observait les couvertures, les titres, les pages soigneusement conservées. Il avait le sentiment d'être entouré par une multitude de voix silencieuses. Les auteurs étaient absents physiquement, mais leurs pensées étaient toujours présentes, comme les esprits des ancêtres qui continuent d'accompagner les vivants dans la tradition de son peuple.

Il fit alors un rapprochement avec les enseignements reçus de son grand-père. Dans le mbandza de Dibouka, les anciens transmettaient la connaissance à travers la parole, les symboles, les épreuves initiatiques et les récits hérités des générations précédentes. Ici, dans cette bibliothèque, la transmission prenait une autre forme. Elle ne passait plus seulement par la voix des anciens, mais par l'écriture.

Les livres étaient devenus les nouveaux gardiens de la mémoire. Le papier avait remplacé la parole, l'encre avait remplacé les chants, mais la mission

restait la même : empêcher l'homme d'oublier ce qu'il avait appris avant lui. Pour Mabandzi, le livre ressemblait à un objet initiatique.

Comme dans les rites traditionnels où le jeune homme devait franchir différentes étapes pour accéder à une connaissance supérieure, le lecteur devait lui aussi franchir plusieurs portes invisibles. Il devait apprendre à lire, à comprendre, à questionner et à méditer pour atteindre le sens profond caché derrière les mots.

Un livre fermé était comme un mystère non révélé. Un livre ouvert devenait une porte vers un autre univers. Il pensa alors aux cérémonies initiatiques de son village, où les anciens transmettaient aux jeunes les enseignements nécessaires pour devenir des hommes responsables.

Dans ces rites, chaque symbole avait une signification. Chaque parole avait un poids. Chaque silence avait une leçon.

Dans la bibliothèque aussi, chaque page portait un message, chaque chapitre révélait une expérience humaine, chaque connaissance acquise représentait une étape supplémentaire dans la construction de l'individu.

Il comprit alors que la science moderne et la sagesse ancestrale n'étaient pas aussi éloignées qu'on pouvait le croire.

Le temple initiatique et la bibliothèque poursuivaient finalement le même objectif : **Eclairer l'homme.**

L'un travaillait davantage sur la conscience intérieure, la relation avec les ancêtres, la compréhension du monde invisible et l'équilibre avec la nature. L'autre développait la raison, la recherche, l'analyse et la maîtrise du monde matériel. L'un enseignait à l'homme qui il était. L'autre lui apprenait ce qu'il pouvait devenir.

Mabandzi resta quelques secondes devant une étagère consacrée à l'histoire des civilisations. Il posa doucement sa main sur un livre. Ce geste lui rappela celui des anciens lorsqu'ils transmettaient un objet symbolique à un nouvel initié. Il ressentit la même responsabilité : recevoir une connaissance pour la faire vivre, non pour la garder uniquement pour soi.

À cet instant, il comprit que les livres étaient les nouveaux arbres d'une grande forêt invisible. Une forêt sans feuilles, mais remplie d'idées. Une forêt

sans racines visibles, mais profondément attachée à la mémoire des hommes.

Et la bibliothèque du lycée devint pour lui un autre mbandza, un autre lieu d'initiation où les jeunes générations venaient chercher non pas des secrets mystiques, mais les clés nécessaires pour comprendre et transformer le monde.

Rébecca, qui l'observait depuis quelques instants, remarqua son regard admiratif.

— **On dirait que tu découvres un lieu sacré,** dit-elle avec un sourire.

Mabandzi se tourna vers elle.

— **C'est un peu cela. Chez moi, les anciens disent qu'il existe plusieurs chemins pour atteindre la connaissance. Certains passent par la parole, d'autres par l'expérience, d'autres encore par les livres. Mais au fond, tous cherchent à éclairer l'esprit de l'homme.**

Rébecca sourit.

Elle venait de comprendre que derrière le jeune garçon venu de Dibouka ne se trouvait pas seulement un élève curieux.

Il y avait un héritier d'une mémoire ancienne capable de dialoguer avec le monde moderne.

Rébecca était déjà installée lorsqu'il arriva. Devant elle se trouvaient plusieurs livres ouverts, des feuilles de notes et un cahier soigneusement organisé.

— **Tu es toujours aussi organisée ?** demanda Mabandzi avec un sourire.

Elle rit doucement.

— **J'aime comprendre avant de répondre. Mon père dit souvent qu'une personne qui parle sans réfléchir ressemble à une rivière sans source.**

Cette phrase surprit Mabandzi. Elle ressemblait aux paroles de son grand-père.

— **Ton père a raison. Chez moi aussi, les anciens disent qu'il faut écouter longtemps avant de transmettre une parole.**

Rébecca leva les yeux avec intérêt.

— **Tu parles souvent des anciens de ton village ?**

Mabandzi hocha la tête.

— Oui. Mon grand-père Dibouka m’a beaucoup enseigné. Pour lui, la connaissance ne se trouve pas seulement dans les livres. Elle existe aussi dans la mémoire des peuples, dans la nature et dans l’expérience des générations précédentes.

Rébecca resta silencieuse quelques secondes.

— C’est intéressant. Beaucoup de jeunes aujourd’hui pensent que tout ce qui vient du passé est dépassé.

Mabandzi regarda par la fenêtre de la bibliothèque.

— Le passé est comme les racines d’un arbre. Personne ne les voit, mais c’est grâce à elles que l’arbre tient debout.

Rébecca sourit.

— Et la modernité serait alors les branches qui cherchent le soleil ?

Mabandzi la regarda avec étonnement.

— Exactement. Un arbre ne peut pas vivre seulement avec ses racines. Il doit aussi grandir vers la lumière. Deux visions qui se complètent

Au fil de leurs recherches, ils découvrirent qu'ils avaient des approches différentes mais complémentaires.

Rébecca, élevée dans un environnement urbain, insistait sur l'importance du progrès scientifique, de l'éducation moderne, des nouvelles technologies et de l'ouverture au monde.

— **Une société ne peut pas avancer si elle refuse le changement. La médecine, les sciences, les infrastructures et les innovations améliorent la vie des populations.**

Mabandzi acquiesça.

— **Oui, mais une société qui avance sans mémoire risque de perdre son identité. Le progrès doit savoir d'où il vient.**

Ils commencèrent alors à construire leur réflexion autour d'une idée centrale : **La modernité et l'ancestralité ne doivent pas être des adversaires, mais des forces qui se complètent.** La modernité apporte les outils nécessaires pour transformer le monde. L'ancestralité apporte les valeurs nécessaires pour donner un sens à cette transformation. Rébecca écrivit dans leur devoir :

"Une société sans modernité reste enfermée dans le passé. Une société sans ancestralité avance sans boussole. Le véritable développement naît de l'équilibre entre la mémoire et l'innovation."

Mabandzi relut la phrase avec admiration.

— C'est exactement ce que mon grand-père aurait dit.

— Alors peut-être que nos mondes ne sont pas si éloignés, répondit Rébecca.

Mabandzi prit la parole à nouveau. Pour lui, une société ne pouvait construire son avenir en coupant les racines qui la reliaient à son histoire.

— Une maison peut être grande, belle et moderne, mais si ses fondations sont fragiles, elle finira par s'écrouler. Il en est de même pour une société. La modernité peut apporter des bâtiments, des machines et des technologies, mais sans valeurs profondes, elle risque de produire des hommes riches en biens matériels mais pauvres en humanité.

Il expliqua que l'ancestralité n'était pas un simple attachement au passé. Elle était une mémoire collective.

— Nos ancêtres ne nous ont pas seulement laissé des coutumes. Ils nous ont transmis une manière de comprendre la vie. Ils nous ont appris le respect de la parole donnée, l'importance de la solidarité, la protection de la nature, le respect des anciens et la responsabilité envers la communauté.

Pour Mabandzi, les traditions étaient comme les racines d'un grand arbre.

— Personne ne voit les racines d'un arbre, mais c'est grâce à elles que l'arbre reste debout pendant les tempêtes. Une société qui abandonne totalement son héritage devient un arbre sans racines. Elle peut grandir rapidement, mais elle devient vulnérable aux vents de l'histoire.

Il évoqua alors son village de Dibouka et les enseignements de son grand-père.

— Dans mon village, les anciens nous apprennent que l'homme ne vit pas seulement

pour lui-même. Il appartient à une chaîne. Il reçoit des générations précédentes et il a le devoir de transmettre aux générations suivantes. Cette vision rappelle que le progrès doit toujours servir l'être humain et non l'inverse.

Selon lui, certaines sociétés modernes avaient parfois perdu des valeurs essentielles.

— Nous avons créé des outils capables de rapprocher les hommes, mais parfois les hommes n'ont jamais été aussi éloignés les uns des autres. Nous avons inventé des moyens de communiquer partout dans le monde, mais nous avons parfois oublié de dialoguer avec nos propres familles.

Pour Mabandzi, l'ancestralité devait donc être la conscience morale qui accompagne le progrès.

— La tradition n'est pas une chaîne qui empêche d'avancer. Elle est une lumière qui éclaire le chemin. Elle nous rappelle qui nous sommes lorsque le monde nous pousse à devenir quelqu'un d'autre.

Rébecca écouta attentivement son camarade avant de présenter son point de vue. Elle reconnaissait la valeur des traditions, mais elle estimait qu'une société qui refuse le changement condamne ses propres enfants.

— Je comprends l'importance des racines, mais un arbre ne grandit pas seulement grâce à ses racines. Il a besoin de lumière, d'eau et d'espace pour développer ses branches. Une société doit également évoluer pour répondre aux nouveaux défis.

Pour elle, la modernité représentait une opportunité d'améliorer les conditions de vie.

— La modernité a permis des avancées extraordinaires. Grâce aux progrès scientifiques, des maladies autrefois mortelles peuvent être soignées. Grâce aux technologies, l'information circule plus rapidement. Grâce à l'éducation moderne, des enfants issus de milieux modestes peuvent accéder à des connaissances qui étaient autrefois réservées à quelques-uns.

Elle expliqua que refuser la modernité pouvait maintenir certaines injustices.

— Si nos ancêtres avaient refusé toute évolution, nous n'aurions pas les écoles, les hôpitaux, les moyens de transport ou les outils qui permettent aujourd'hui aux sociétés de progresser. Le respect du passé ne doit pas devenir un refus du futur.

Rébecca insista sur le rôle de l'innovation.

— Chaque génération reçoit un monde qu'elle n'a pas créé, mais elle a la responsabilité de l'améliorer. Nous ne devons pas seulement conserver ce que nous avons reçu ; nous devons aussi construire ce que nous allons transmettre.

Elle regarda Mabandzi et ajouta :

— Les anciens nous ont donné une base, mais notre génération doit écrire les nouveaux chapitres de l'histoire.

Pour elle, la modernité était une force d'émancipation.

— Une société qui refuse les découvertes scientifiques, les nouvelles méthodes d'apprentissage ou les innovations économiques risque de rester dépendante des autres. Le

progrès n'est pas une menace lorsqu'il est guidé par des valeurs.

Après plusieurs heures de discussion, ils comprirent qu'ils ne défendaient pas des idées opposées. Ils parlaient en réalité des deux faces d'une même réalité. Mabandzi apportait la profondeur des racines. Rébecca apportait la direction des branches. L'un rappelait que l'homme ne devait jamais oublier son identité. L'autre rappelait qu'il ne devait jamais avoir peur d'évoluer. Ils formulèrent alors ensemble leur conclusion :

« La tradition donne un sens au progrès, tandis que la modernité donne des moyens à la tradition de continuer à vivre. Une société qui conserve uniquement son passé risque de s'immobiliser ; une société qui détruit son passé risque de perdre son âme. Le véritable développement apparaît lorsque la sagesse des anciens rencontre l'intelligence des nouvelles générations. »

À travers ce devoir, Mabandzi et Rébecca venaient de découvrir une vérité qui dépassait largement le cadre scolaire. Ils venaient de comprendre que l'avenir ne devait pas être un combat entre hier et demain. L'avenir devait être un dialogue. Un

dialogue entre la mémoire et l'innovation. Entre les anciens et les jeunes. Entre les racines et les étoiles.

Au moment de quitter la bibliothèque, le soleil commençait à disparaître lentement derrière les bâtiments du collège Roberviliers. Le ciel se teintait de couleurs chaudes, mélange d'or et de feu, comme si la journée déposait doucement son dernier souffle avant de laisser place à la nuit. Les ombres des arbres s'allongeaient dans la cour presque vide, tandis que les derniers élèves quittaient l'établissement dans un murmure de voix qui s'éloignait progressivement.

Mabandzi et Rébecca marchaient côte à côte, leurs cahiers serrés contre eux.

Ils ne parlaient pas beaucoup. Mais ce silence n'était plus celui de deux inconnus.

C'était un silence confortable, celui qui existe entre deux personnes qui commencent déjà à comprendre la présence de l'autre.

Quelques jours auparavant, ils n'étaient que deux élèves réunis par hasard par un devoir d'histoire. Deux jeunes issus de mondes différents, qui n'avaient aucune raison particulière de se

rencontrer. L'un venait d'un village où la mémoire des anciens guidait encore les pas des hommes ; l'autre venait d'un univers urbain où les connaissances modernes ouvraient les portes du futur.

Pourtant, à travers leurs échanges, ils avaient découvert une chose essentielle : les différences ne sont pas toujours des barrières. Elles peuvent devenir des ponts lorsque les hommes acceptent de s'écouter.

Mabandzi regarda la cour silencieuse devant lui. Il pensa au chemin parcouru depuis son arrivée à Libreville. Quelques jours plus tôt, il était encore ce jeune garçon perdu au milieu du tumulte du marché Banane du PK8, découvrant une ville qui lui semblait immense et étrangère. Il avait quitté les siens avec une petite valise et les enseignements de son grand-père comme seul héritage.

Aujourd'hui, au milieu de cette grande ville, il venait de trouver une première personne capable de comprendre la richesse de ce qu'il portait en lui. Rébecca, de son côté, observait son camarade avec une curiosité nouvelle.

Elle avait rencontré beaucoup d'élèves au collège, mais peu possédaient cette manière particulière de réfléchir. Mabandzi ne cherchait pas simplement à avoir raison. Il cherchait à comprendre. Il ne rejetait pas la modernité ; il cherchait à lui donner un sens. Il ne défendait pas les traditions par nostalgie ; il les considérait comme une source de sagesse.

Elle admirait cette profondeur.

— **Tu sais, Mabandzi, je pensais au début que notre sujet serait difficile à traiter**, dit-elle finalement.

Il tourna la tête vers elle.

— **Pourquoi ?**

Elle sourit légèrement.

— **Parce que je pensais qu'il faudrait choisir entre la tradition et la modernité. Mais en travaillant avec toi, j'ai compris qu'on pouvait construire quelque chose en réunissant les deux.**

Mabandzi hocha doucement la tête.

— Mon grand-père disait souvent que deux rivières peuvent venir de sources différentes, mais lorsqu'elles se rejoignent, elles deviennent plus fortes.

Rébecca sourit.

— Ton grand-père avait beaucoup de sagesse. J'aimerais beaucoup rencontrer une personne comme lui un jour.

Ces mots touchèrent profondément Mabandzi.

Il comprit que pour la première fois depuis son arrivée à Libreville, quelqu'un ne regardait pas son origine comme une différence étrange, mais comme une richesse. Ils continuèrent à marcher jusqu'au portail du collège.

Le vent du soir traversait doucement la cour, faisant danser les feuilles des arbres. Ce moment avait quelque chose de particulier, comme si le temps avait ralenti pour permettre à cette nouvelle amitié de prendre racine.

Arrivés près de la sortie, Rébecca s'arrêta.

— Mabandzi ?

— **Oui ?**

Elle hésita quelques secondes, puis reprit :

— **Nous devons encore approfondir notre travail. Il nous reste plusieurs documents à consulter et quelques idées à développer.**

Elle regarda ses cahiers.

— **À la bibliothèque, nous avons fait beaucoup de choses, mais je pense que nous pourrions continuer les recherches dans un endroit plus calme.**

Mabandzi l'écoutait attentivement.

— **Tu proposes quoi ?**

Rébecca sourit.

— **Tu pourrais venir chez moi samedi. Mon père possède plusieurs livres d'histoire et de philosophie dans sa bibliothèque personnelle. Nous pourrions avancer sur notre devoir tranquillement.**

Mabandzi resta silencieux quelques secondes. Cette invitation représentait beaucoup plus qu'une simple séance de travail.

Pour lui, entrer dans l'univers familial de Rébecca signifiait franchir une nouvelle étape. Jusqu'ici, leur relation existait seulement dans le cadre du collège. Cette proposition ouvrait une porte vers une autre dimension : celle de la confiance.

— Tu es sûre que cela ne dérangera pas ta famille ?

Rébecca répondit avec assurance :

— Non. Mes parents aiment rencontrer les personnes avec qui je travaille. Et puis, je pense que ce serait intéressant pour eux de discuter avec quelqu'un qui connaît une autre manière de voir le monde.

Mabandzi sourit.

— Alors j'accepte. Merci Rébecca.

Ils se serrèrent la main simplement. Un geste banal pour beaucoup. Mais pour eux, c'était le symbole d'un engagement nouveau. Une amitié venait de naître.

Elle n'était pas fondée sur les apparences, la popularité ou les intérêts personnels. Elle était née d'un échange d'idées, d'un respect mutuel et d'une volonté sincère de découvrir l'univers de l'autre.

Mabandzi repartit ce soir-là vers Makwengue avec une sensation nouvelle dans le cœur. La grande ville qui lui paraissait autrefois froide et étrangère commençait doucement à changer de visage.

Libreville n'était plus seulement une cité de béton, de bruit et de mouvement. Elle devenait aussi le lieu où il pouvait rencontrer des personnes capables de reconnaître la valeur de son héritage.

De son côté, Rébecca rentra chez elle avec une pensée différente. Elle venait de découvrir qu'il existait des connaissances qui ne se trouvaient pas seulement dans les livres. Certaines vivaient dans les histoires des hommes. Certaines voyageaient dans la mémoire des peuples. Certaines naissaient simplement d'une rencontre.

Ce jour-là, au collège Robervilliers, deux chemins qui semblaient ne jamais devoir se croiser venaient de s'unir. L'un venait de la forêt. L'autre venait de la ville. Mais tous deux regardaient désormais dans la même direction. Car l'avenir appartient à ceux qui

savent avancer sans oublier le chemin qui les a conduits jusqu'à lui.

Chapitre 7 : La maison du Général

Le samedi suivant, alors que Libreville s'éveillait lentement sous une brume légère venue de l'estuaire, Rébecca avait invité Mabandzi à découvrir le lieu où elle avait grandi.

— *Tu verras enfin d'où je viens*, lui avait-elle dit avec un sourire énigmatique.

Mabandzi prit le taxi. Au fil du trajet, la ville changeait de visage. Les quartiers populaires laissaient progressivement place à de larges avenues bordées de villas cossues, de jardins parfaitement entretenus et de résidences protégées par de hauts murs. Les véhicules de luxe devenaient plus nombreux. Tout semblait respirer la puissance, la sécurité et le privilège.

Le taxi s'arrêta devant un immense portail en fer forgé surmonté des armoiries de la République. Deux militaires en uniforme impeccable montaient la garde.

L'un d'eux s'approcha.

— Votre identité, s'il vous plaît.

Mabandzi présenta sa carte scolaire, légèrement intimidé. Le militaire consulta une liste, décrocha son téléphone puis adressa un salut réglementaire.

— Vous êtes attendu, Monsieur Mabandzi.

Le portail s'ouvrit lentement dans un léger grondement métallique. Mabandzi demeura quelques secondes immobile. Il avait l'impression d'entrer dans un autre monde.

Une longue allée pavée serpentait entre des pelouses impeccablement tondues. Des palmiers royaux, des bougainvilliers multicolores et des arbres fruitiers dessinaient un véritable jardin botanique. Une fontaine monumentale occupait le centre de la cour, projetant de fines gouttelettes qui scintillaient sous le soleil du matin.

Plus loin apparaissait la résidence. Ce n'était pas simplement une maison. C'était un véritable palais moderne.

Construite sur trois niveaux, la villa mêlait architecture contemporaine et inspirations africaines. Ses vastes baies vitrées reflétaient le ciel de la capital. De longues terrasses dominaient l'océan. Les colonnes de marbre blanc soutenaient

un balcon monumental tandis que des sculptures représentant des figures fang, ornaient les différentes façades, rappelant discrètement les racines de la famille.

Plusieurs véhicules de prestige étaient stationnés sous un vaste auvent. Un 4x4 blindé. Une berline noire officielle. Deux véhicules tout-terrains. Et plusieurs motos appartenant à l'escorte de sécurité.

Mabandzi comprit alors que le père de Rébecca n'était pas seulement un haut responsable de l'État. Il incarnait une institution à lui seul.

Rébecca descendit les marches du perron avec simplicité, vêtue d'une robe blanche sans aucun bijou ostentatoire.

— Bienvenue chez moi.

Elle remarqua immédiatement le regard émerveillé de son ami.

— Ce n'est qu'une maison, dit-elle doucement.

Mabandzi esquissa un sourire.

— Pour toi peut-être... Pour moi, c'est un autre univers.

Elle éclata de rire.

— Alors viens. Je vais te montrer le vrai visage de cette maison.

À l'intérieur, le hall était immense. Le sol en marbre ivoire reflétait un lustre en cristal suspendu à plusieurs mètres de hauteur. Les murs accueillait des tableaux représentant les paysages du Gabon, les chutes de Kongou, les plages de Pongara, les forêts de l'Ogooué-Ivindo et des portraits de grandes figures historiques du pays. Son regard fut irrésistiblement attiré par un immense portrait accroché au mur principal du hall. Dominant la pièce comme une présence silencieuse, il représentait le **Général Libérateur**, dans toute la majesté de sa fonction présidentielle. Le tableau semblait habité d'une vie propre.

Vêtu de son uniforme d'apparat impeccablement taillé, il se tenait droit, **tel un fromager séculaire défiant les vents de l'histoire**. Sa poitrine, constellée de décorations, évoquait **un ciel nocturne où chaque médaille brillait comme une étoile gagnée au prix du courage et du sacrifice**. L'or des galons captait la lumière du lustre et la renvoyait en mille éclats, comme si le soleil lui-même avait choisi de se poser sur ses épaules.

Son visage exprimait une sérénité souveraine. **Son regard, profond comme les eaux de l'Ogooué, semblait traverser la toile pour sonder l'âme de celui qui osait le contempler.** Ses yeux n'étaient pas de simples yeux ; **ils étaient deux sentinelles veillant sur la mémoire de la Nation.** On aurait dit qu'ils portaient en eux les douleurs du passé, les espérances du présent et les promesses de l'avenir.

Autour de lui, l'artiste avait subtilement fondu les couleurs du drapeau national dans un arrière-plan lumineux. **Le bleu semblait respirer comme le ciel après la pluie, le jaune rayonnait tel un soleil d'équateur, tandis que le vert s'étendait comme une forêt infinie protégeant les générations futures.** Cette harmonie de couleurs enveloppait le Général d'une aura presque symbolique, comme si la République elle-même l'avait revêtu de son manteau.

Son visage était sculpté par la détermination. **Chaque ride racontait un combat, chaque trait semblait avoir été gravé par le burin du devoir.** L'artiste n'avait pas seulement peint un homme ; **il avait donné un visage à la résilience, un regard à l'espérance et une silhouette au sens de l'engagement.**

Dans sa main droite reposait une paire de gants blancs, symbole de maîtrise et de retenue. La main gauche, légèrement posée sur le pommeau de son sabre d'apparat, ne traduisait aucune volonté de domination. **Elle ressemblait à la main d'un berger veillant sur son troupeau plutôt qu'à celle d'un guerrier cherchant le combat.** Le sabre lui-même paraissait assoupi, comme un lion qui ne rugit que lorsque la justice l'exige.

Une lumière douce descendait du lustre et baignait le portrait d'un éclat presque irréel. **On aurait dit que la lumière ne venait plus du plafond, mais qu'elle jaillissait de la toile elle-même,** transformant le Général en un phare dressé au milieu des tempêtes de l'histoire.

Mabandzi demeura immobile devant cette œuvre. Il eut l'étrange impression que le portrait respirait, qu'il observait chaque visiteur avec une patience infinie. Pendant quelques secondes, le silence du hall devint presque solennel. **La toile ne parlait pas, mais elle racontait. Elle ne bougeait pas, mais elle inspirait. Elle ne commandait pas, mais elle imposait le respect.** Dans cette demeure où se croisaient l'héritage militaire, les valeurs de l'État et l'espérance d'un peuple, le portrait du Général Libérateur n'était pas une simple décoration : **il**

était le cœur silencieux de la maison, la mémoire peinte d'une Nation en marche.

Une légère odeur de bois précieux parfumait l'air. Des employés circulaient discrètement. Un majordome accueillit Mabandzi avec respect.

— Mademoiselle Rébecca, le déjeuner sera servi à treize heures.

— Merci, Emmanuel.

Ils traversèrent plusieurs salons. L'un était réservé aux réceptions diplomatiques. Un autre accueillait les réunions familiales.

Une bibliothèque impressionnante couvrait un étage entier. Des milliers d'ouvrages y étaient soigneusement rangés : histoire, philosophie, droit, économie, stratégie militaire, théologie, littérature africaine et grands classiques universels. Mabandzi s'arrêta devant les rayonnages. Ses yeux brillèrent.

— Je crois que cette bibliothèque est plus grande que celle de notre école...

Rébecca sourit.

— Mon père dit toujours qu'un homme qui cesse de lire commence à obéir aux idées des autres.

Cette phrase résonna profondément dans l'esprit de Mabandzi. Il comprit soudain pourquoi Rébecca possédait une culture si vaste malgré son jeune âge. Elle avait grandi entourée de livres autant que de responsabilités.

Ils poursuivirent leur visite jusqu'au jardin arrière. Là, le contraste était saisissant. Au-delà des installations modernes s'étendait un espace beaucoup plus sobre. Un petit verger. Un potager entretenu avec soin. Quelques ruches. Une case traditionnelle construite en matériaux locaux. Mabandzi observa la scène avec étonnement.

— Je ne m'attendais pas à voir cela ici.

Rébecca caressa doucement le tronc d'un vieux manguier.

— C'est l'endroit préféré de mon père. Il dit que celui qui oublie la terre finit toujours par perdre le sens du pouvoir.

Ces mots rappelèrent immédiatement à Mabandzi les enseignements de son propre grand-père à

Dibouka. Deux mondes. Deux éducations. Deux familles. Et pourtant une même conviction. L'homme n'est grand que lorsqu'il demeure humble. Assis sous un manguier, ils échangèrent longuement sur leurs enfances respectives.

Mabandzi raconta les veillées autour du feu, les enseignements initiatiques de son grand-père, les chants du *mbandja* et les longues journées passées au bord de l'Ogooué.

Rébecca parla de son enfance entourée de gardes du corps, des obligations protocolaires, des déménagements imposés par les affectations de son père, de la solitude qui accompagne parfois les familles exposées au regard public.

— Beaucoup pensent que nous avons tout, confia-t-elle. Mais ils ignorent ce que coûte une vie où chaque geste est observé.

Mabandzi hocha lentement la tête. Il découvrait une jeune femme très différente de l'image qu'il s'était construite. Derrière les murs imposants de cette résidence vivait une personne simple, profondément croyante, avide de liberté et de vérité.

À cet instant, il comprit que les véritables richesses ne se mesuraient ni à la taille d'une maison ni au prestige d'un nom.

Elles se révélaient dans la qualité des valeurs transmises. Et, malgré les différences sociales qui semblaient les séparer, lui et Rébecca partageaient désormais une même aspiration : construire une vie fondée sur l'intégrité, le savoir et le service des autres.

Sans qu'ils osent encore se l'avouer, cette journée marquait le début d'un attachement plus profond qu'une simple amitié. Les murs de la résidence du Général n'avaient pas créé une distance entre eux ; ils avaient, au contraire, révélé que deux destins venus d'horizons opposés pouvaient avancer vers un même idéal.

Avant de pénétrer dans le vaste salon, Mabandzi remarqua plusieurs photographies encadrées qui retraçaient le parcours du maître des lieux. On y voyait un homme en uniforme, droit comme un baobab, la poitrine couverte de décorations, le regard ferme et serein. À côté des clichés officiels étaient soigneusement exposés un sabre d'apparat, un képi impeccablement conservé et plusieurs

distinctions militaires. Chaque objet semblait raconter une vie consacrée au service de la Nation.

Le père de Rébecca était un ancien officier supérieur dont la réputation dépassait largement les frontières de son corps d'armée. Pendant de longues années, il avait servi avec loyauté, gravissant les échelons grâce à son courage, sa rigueur et son sens du devoir. Ceux qui l'avaient connu sous les drapeaux parlaient d'un chef exigeant envers lui-même avant de l'être envers les autres, capable de prendre des décisions difficiles sans jamais céder à la peur ni aux intérêts personnels.

Même à la retraite, l'homme avait conservé les habitudes qui avaient façonné son existence. Chaque journée suivait un rythme immuable. Le réveil sonnait avant l'aube. Les exercices physiques précédaient la lecture attentive des journaux et des rapports sur l'actualité nationale et internationale. Les repas étaient pris à heure fixe, les rendez-vous scrupuleusement respectés, et chaque chose retrouvait naturellement sa place après usage. Dans cette maison, l'ordre n'était pas une contrainte ; il était une manière de vivre.

Ses enfants avaient grandi dans cette discipline empreinte de bienveillance. Le Général leur avait

appris que la liberté ne pouvait exister sans responsabilité, que le respect des autres commençait par le respect de soi-même, et qu'aucune réussite durable ne pouvait être bâtie sur le mensonge, la paresse ou la corruption. Il répétait souvent :

« Un homme peut perdre sa fortune, son poste ou son pouvoir. S'il conserve son honneur, il peut tout reconstruire. Mais celui qui perd son honneur devient pauvre, même entouré de richesses. »

Profondément attaché aux valeurs de l'État, il considérait les institutions comme le socle indispensable de la stabilité d'une nation. Pour lui, servir l'État ne signifiait pas servir un homme ou un régime, mais protéger le bien commun, garantir la justice et préserver la paix civile. Il éprouvait une profonde admiration pour les fonctionnaires intègres, les enseignants dévoués, les magistrats incorruptibles et tous ceux qui accomplissaient leur mission avec probité.

Défenseur infatigable de l'ordre et de la responsabilité, il dénonçait avec fermeté l'indiscipline, le favoritisme et l'impunité qui fragilisaient progressivement la société. À ses yeux, un pays ne pouvait espérer un véritable

développement si chacun cherchait à contourner les règles plutôt qu'à les respecter. Il disait souvent à Rebecca :

« Les grandes nations ne se construisent pas seulement avec des routes, des immeubles ou des richesses. Elles se construisent d'abord avec des citoyens responsables qui respectent leurs engagements. »

Lorsque Mabandzi fit enfin sa connaissance, il fut immédiatement frappé par cette autorité naturelle qui n'avait rien de brutal. Le Général parlait d'une voix calme, choisissait chacun de ses mots avec précision et regardait toujours son interlocuteur droit dans les yeux. Sa poignée de main était ferme, son sourire discret mais sincère. En quelques instants, Mabandzi comprit qu'il se trouvait devant un homme dont toute la vie avait été guidée par un même idéal : servir avec honneur, commander avec justice et transmettre, aux générations futures, le goût du devoir accompli.

Avant même que Rebecca ne les présente officiellement, les regards des deux hommes se croisèrent. L'un portait la sérénité silencieuse de la forêt et des traditions ancestrales ; l'autre incarnait la droiture acquise au service de l'État. Pendant

quelques secondes, aucun mot ne fut prononcé. Chacun semblait observer l'autre avec une curiosité respectueuse.

— **Papa, je te présente Mabandzi**, dit Rébecca avec un sourire. **Nous sommes dans la même promotion.**

Le Général s'avança d'un pas assuré.

— **Bienvenue chez nous, jeune homme. Rébecca parle souvent de toi.**

Mabandzi s'inclina légèrement avant de tendre la main.

— **C'est un honneur de faire votre connaissance, mon Général.**

La poignée de main fut ferme. Le Général remarqua aussitôt la retenue du jeune homme, sa manière de se tenir droit sans arrogance, son regard calme qui ne fuyait pas.

— **Tu viens de quel coin du pays ?**

— **Du village de Dibouka, dans l'Ogooué-Lolo, mon Général.**

À l'évocation de ce nom, le Général leva légèrement les sourcils.

— Dibouka... Une terre de traditions. J'y ai effectué plusieurs missions lorsque j'étais en service. Les habitants y sont réputés pour leur courage et leur attachement aux coutumes.

Mabandzi acquiesça.

— C'est là que j'ai grandi. Mon grand-père m'a appris que les racines d'un homme sont aussi importantes que ses ambitions.

Le Général invita son hôte à s'asseoir dans le grand salon. Une bibliothèque occupait tout un pan de mur. Des ouvrages d'histoire militaire, de droit constitutionnel, de géopolitique et de stratégie y côtoyaient les œuvres des grands penseurs africains. Au-dessus de la cheminée trônait le drapeau national, soigneusement encadré.

Après quelques instants de silence, le Général reprit la parole.

— Ton grand-père t'a donc beaucoup enseigné ?

— Oui, mon Général. Il est l'un des anciens de notre village. Il m'a appris à écouter avant de

parler, à respecter les anciens, à protéger la parole donnée et à ne jamais oublier que la connaissance n'a de valeur que si elle est mise au service des autres.

Le Général hocha lentement la tête.

— Ce sont là de belles leçons. Dans l'armée, nous enseignons presque les mêmes choses, mais avec d'autres mots : discipline, loyauté, sens du devoir et esprit de sacrifice. Un soldat qui ne maîtrise pas ces valeurs met en danger toute une nation.

Mabandzi répondit avec une sincérité désarmante.

— Chez nous aussi, un initié qui oublie les enseignements des anciens met son peuple en danger. On nous apprend que la véritable force ne réside pas dans les muscles, mais dans la maîtrise de soi.

Le Général esquissa un léger sourire.

— Intéressant... Nous venons de deux univers différents, mais j'entends des principes qui se ressemblent.

Rébecca, silencieuse jusque-là, observait la scène avec satisfaction. Elle redoutait que son père, homme de rigueur, ne voie en Mabandzi qu'un jeune villageois. Au contraire, elle assistait à une conversation où chacun découvrait chez l'autre une profondeur inattendue.

Le Général poursuivit :

— Toute ma vie, j'ai servi les institutions de la République. Je crois que l'ordre est la condition de la liberté. Sans règles, une nation sombre dans le désordre ; sans discipline, aucune armée ne protège son peuple ; sans responsabilité, aucun développement n'est durable.

Mabandzi réfléchit quelques instants avant de répondre.

— Mon grand-père disait souvent qu'un arbre ne peut grandir que si ses racines restent profondément ancrées dans la terre. Pour lui, une société qui oublie ses traditions finit par perdre son âme. Les institutions donnent une direction à un peuple, mais les traditions lui donnent une identité.

Le Général demeura pensif. Les paroles du jeune homme réveillaient des souvenirs de ses affectations dans les villages reculés du Gabon, où il avait découvert une sagesse populaire que les écoles militaires n'enseignaient pas.

— Tu crois donc que la tradition peut accompagner la modernité ?

— Je le crois profondément, mon Général. La tradition ne doit pas empêcher le progrès ; elle doit lui servir de fondation. Une maison bâtie sans fondations finit toujours par s'effondrer.

Le vieil officier posa lentement sa tasse de café.

— Voilà une réponse que peu de jeunes de ton âge seraient capables de donner. Beaucoup opposent les traditions à l'État. Toi, tu cherches à les réconcilier.

— Parce qu'elles poursuivent, au fond, le même objectif : former des hommes justes.

Un silence respectueux s'installa. Deux générations, deux parcours et deux visions du monde venaient de se rencontrer. L'une avait été façonnée par les casernes, les drapeaux et le service de la République

; l'autre par les veillées initiatiques, les récits des anciens et les enseignements du Bwiti. Pourtant, au-delà des différences de langage et de symboles, toutes deux reconnaissaient les mêmes vertus : l'honneur, la discipline, la responsabilité, le respect des anciens et le service du bien commun.

En quittant le salon pour rejoindre la salle à manger, le Général jeta un dernier regard vers Mabandzi. Il comprit que ce jeune homme n'était pas seulement le camarade de sa fille. Il était l'héritier d'une sagesse ancienne, capable de dialoguer avec les institutions modernes sans renier ses racines. Quant à Mabandzi, il découvrait derrière l'uniforme du militaire un homme de devoir, convaincu que la grandeur d'une nation repose autant sur la force de ses institutions que sur la qualité morale de ceux qui les servent. Cette première rencontre marquait le début d'une estime réciproque qui ne cesserait de grandir au fil du récit.

Le repas venait de commencer. L'atmosphère était paisible, ponctuée par le tintement discret des couverts et les conversations mesurées. Le Général, habitué à observer avant de juger, continuait d'étudier son jeune invité. Plus Mabandzi parlait, plus il découvrait chez lui une maturité peu commune pour un étudiant de son âge.

Après quelques échanges sur les études et la vie à Libreville, le Général posa une question plus personnelle.

— Dis-moi, Mabandzi, quel est le plus grand enseignement que ton village t'ait laissé ?

Le jeune homme prit quelques secondes avant de répondre. Il ne cherchait pas une formule brillante ; il voulait simplement être juste.

— Mon Général, mon grand-père disait que l'homme qui parle avant d'écouter ressemble au chasseur qui lance sa lance avant d'avoir vu le gibier. Il risque toujours de manquer sa cible. Depuis l'enfance, on m'a appris que la sagesse commence par le silence.

Le Général posa lentement sa fourchette.

— Voilà une parole que beaucoup de responsables gagneraient à méditer.

Mabandzi poursuivit avec humilité.

— À Dibouka, les anciens nous disent que la connaissance ne donne pas le droit de dominer les autres. Elle donne plutôt le devoir de les

servir. Plus un homme reçoit, plus il doit rendre à sa communauté.

Ces mots frappèrent profondément l'ancien officier. Toute sa carrière lui revint en mémoire. Il avait connu des chefs brillants mais orgueilleux, des hommes instruits mais incapables d'écouter leurs subordonnés. Devant lui se trouvait un jeune venu d'un village reculé, dont les paroles traduisaient une philosophie de vie qu'aucune académie militaire n'enseignait.

Le Général décida de pousser davantage la réflexion.

— Et si un jour tu occupais une haute fonction dans l'État, que ferais-tu du pouvoir ?

Mabandzi baissa légèrement les yeux avant de répondre.

— Le pouvoir ne m'appartiendrait pas. Il appartiendrait au peuple qui me l'aurait confié. Chez nous, le chef n'est pas celui qui mange le premier ; c'est celui qui veille à ce que personne ne manque de nourriture. S'il oublie cela, il cesse d'être un chef, même s'il conserve son titre.

Un silence profond envahit le salon.

Rébecca observa son père. Elle connaissait ce regard. C'était celui qu'il réservait aux hommes qu'il estimait.

Le Général s'adossa à son fauteuil.

— Qui t'a appris à raisonner ainsi ?

— Mon grand-père. Mais aussi les anciens du village. Ils disent que chaque génération reçoit un héritage qu'elle n'a pas le droit d'appauvrir. Nous devons laisser aux enfants un pays meilleur que celui que nous avons reçu.

Le Général hocha lentement la tête.

— Tu sais, Mabandzi, pendant des années j'ai formé des officiers. Je leur enseignais les stratégies militaires, la discipline et le commandement. Aujourd'hui, j'ai l'impression que ton grand-père t'a enseigné quelque chose d'encore plus difficile : gouverner d'abord son propre cœur.

Le jeune homme répondit avec simplicité.

— Celui qui ne se maîtrise pas lui-même ne pourra jamais conduire les autres avec justice.

Ces paroles touchèrent profondément le vieux militaire. Il comprit soudain que la véritable grandeur ne dépendait ni de l'uniforme, ni des galons, ni des diplômes. Elle naissait de la qualité de l'âme et de la fidélité aux valeurs qui façonnent un homme.

Le Général se leva, s'approcha de la grande baie vitrée donnant sur le jardin, puis déclara d'une voix grave :

— J'ai parcouru de nombreux pays, rencontré des chefs d'État, des généraux et des diplomates. Pourtant, ce soir, un jeune homme venu de Dibouka vient de me rappeler une vérité essentielle : une nation ne se construit pas seulement avec des institutions solides, mais avec des hommes de caractère. Si nos villages continuent de former des jeunes comme toi, alors notre pays peut espérer un avenir meilleur.

Il se tourna vers Rébecca.

— Ma fille, tu as choisi un ami de grande valeur. Prends soin de cette amitié. Les hommes qui possèdent la sagesse avant la richesse sont rares.

Mabandzi baissa modestement la tête.

— Merci, mon Général. Si je possède un peu de cette sagesse, elle appartient d'abord à ceux qui m'ont élevé. Un arbre ne choisit pas ses racines, mais il peut choisir de leur faire honneur.

Le Général s'approcha, posa une main paternelle sur son épaule et lui adressa un sourire sincère.

— Je comprends désormais pourquoi Rébecca parle de toi avec autant de respect. Tu es venu de ton village avec bien plus qu'un bagage d'étudiant. Tu portes un héritage de sagesse. Ne le perds jamais. C'est ce qui fera de toi un homme capable de bâtir des ponts entre les traditions de tes ancêtres et les institutions de la République.

À cet instant, le Général ne voyait plus seulement Mabandzi comme le camarade de sa fille. Il voyait en lui un jeune bâtisseur, appelé à unir deux mondes que beaucoup opposaient : la sagesse ancestrale de

Dibouka et les exigences de l'État moderne. Une estime profonde venait de naître entre les deux hommes, prélude à une relation de confiance qui marquerait la suite de leur destin.

Chapitre 8 : Quand les livres deviennent des guides

En franchissant le seuil de la bibliothèque familiale, Mabandzi eut l'impression d'entrer dans un sanctuaire du savoir. Contrairement aux autres pièces de la résidence, où le luxe s'exprimait par le marbre, les lustres et les œuvres d'art, ici, la richesse se mesurait en milliers de pages. Les rayonnages en bois d'ébène montaient jusqu'au plafond, reliés par une élégante échelle coulissante. L'odeur du cuir des reliures anciennes se mêlait à celle du papier vieilli, créant une atmosphère propice à la réflexion.

Le Général entra derrière lui et sourit.

— Bienvenue dans la pièce où j'ai passé les plus belles heures de ma vie. Les armes m'ont appris à défendre une nation, mais les livres m'ont appris pourquoi elle mérite d'être défendue.

Mabandzi parcourut les étagères du regard. Chaque rayon semblait raconter une époque de la pensée humaine.

La première section était consacrée à l'Afrique. Les ouvrages y étaient soigneusement classés par période historique.

Le Général désigna quelques volumes.

— **Voici les livres que tout Africain devrait lire avant de prétendre parler de son continent.**

Mabandzi lut successivement les titres :

- *Histoire de l'Afrique noire*, de **Joseph Ki-Zerbo** ;
- *Nations nègres et culture*, de **Cheikh Anta Diop** ;
- *Civilisation ou Barbarie*, de **Cheikh Anta Diop** ;
- *L'Afrique noire précoloniale*, de **Cheikh Anta Diop** ;
- *Les Fondements économiques et culturels d'un État fédéral d'Afrique noire*, de **Cheikh Anta Diop** ;
- *L'Afrique répond à Sarkozy*, dirigé par **Makhily Gassama** ;
- *Discours sur le colonialisme*, de **Aimé Césaire** ;
- *Peau noire, masques blancs*, de **Frantz Fanon** ;

- *Les Damnés de la Terre*, de **Frantz Fanon** ;
- *Le Devoir de violence*, de **Yambo Ouologuem**.

Le Général expliqua :

— Ces auteurs nous rappellent que l'Afrique possède une histoire bien plus ancienne que la colonisation. Un peuple qui ignore son passé devient prisonnier du récit des autres.

Mabandzi acquiesça silencieusement.

Le rayon suivant semblait traverser plusieurs millénaires.

On y trouvait :

- *La République*, de **Platon** ;
- *Les Lois*, de **Platon** ;
- *La Politique*, d'**Aristote** ;
- *Éthique à Nicomaque*, d'**Aristote** ;
- *Les Histoires*, d'**Hérodote** ;
- *La Guerre des Gaules*, de **Jules César** ;
- *Vie des douze Césars*, de **Suétone** ;
- *Les Annales*, de **Tacite** ;
- *Le Livre des morts* (Égypte ancienne) ;
- *Le Livre des cinq anneaux*, de **Miyamoto Musashi** ;

- *L'Art de la guerre*, de **Sun Tzu**.

Le Général caressa doucement la couverture de l'ouvrage de Sun Tzu.

— **Le meilleur stratège est celui qui remporte une bataille sans avoir à la livrer. Cette leçon vaut autant pour un militaire que pour un chef d'entreprise ou un responsable politique.**

Un troisième rayon était entièrement consacré à la philosophie. Mabandzi y reconnut des noms étudiés au lycée :

- *Méditations métaphysiques*, de **René Descartes** ;
- *Discours de la méthode*, de **René Descartes** ;
- *Critique de la raison pure*, d'**Emmanuel Kant** ;
- *Le Contrat social*, de **Jean-Jacques Rousseau** ;
- *Du contrat social*, de **Thomas Hobbes** ;
- *L'Éthique*, de **Baruch Spinoza** ;
- *Ainsi parlait Zarathoustra*, de **Friedrich Nietzsche** ;
- *Le Prince*, de **Nicolas Machiavel** ;
- *De la démocratie en Amérique*, d'**Alexis de Tocqueville** ;

- *L'Être et le Néant*, de **Jean-Paul Sartre**.

Le Général observa Mabandzi.

— **La philosophie apprend à penser avant d'agir. Celui qui agit sans réfléchir devient dangereux ; celui qui réfléchit sans agir devient inutile.**

Une autre aile de la bibliothèque rassemblait les grands textes sur l'État et le pouvoir. On y trouvait notamment :

- *De l'esprit des lois*, de **Montesquieu** ;
- *Leviathan*, de **Thomas Hobbes** ;
- *La Démocratie en Amérique*, d'**Alexis de Tocqueville** ;
- *Le Deuxième traité du gouvernement civil*, de **John Locke** ;
- *La Richesse des nations*, d'**Adam Smith** ;
- *Le Capital*, de **Karl Marx** ;
- *La Route de la servitude*, de **Friedrich Hayek** ;
- *Le Choc des civilisations*, de **Samuel Huntington**.

À côté de ces classiques figuraient les constitutions de plusieurs États africains, les textes fondateurs de l'Union africaine, les chartes internationales et de

nombreux ouvrages consacrés à la gouvernance publique, à l'administration et au leadership.

Le Général expliqua :

— **On ne gouverne pas avec des slogans. On gouverne avec des principes, des institutions solides et une connaissance profonde des sociétés humaines.**

Enfin, Mabandzi arriva devant les rayons consacrés aux sciences. Ils renfermaient :

- *Philosophiæ Naturalis Principia Mathematica*, d'**Isaac Newton** ;
- *De la révolution des sphères célestes*, de **Nicolas Copernic** ;
- *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde*, de **Galilée** ;
- *L'Origine des espèces*, de **Charles Darwin** ;
- *Relativité : la théorie de la relativité restreinte et générale*, d'**Albert Einstein** ;
- *Le Double Hélice*, de **James D. Watson** ;
- *Cosmos*, de **Carl Sagan** ;
- *Une brève histoire du temps*, de **Stephen Hawking**.

Des ouvrages de médecine, d'économie, de mathématiques, d'informatique, d'intelligence artificielle, d'agronomie et d'ingénierie complétaient cette impressionnante collection.

Le Général sourit en voyant l'étonnement de Mabandzi.

— Les sciences nous apprennent comment fonctionne le monde. Les lettres nous enseignent pourquoi il mérite d'être compris. Une nation qui néglige les sciences dépendra toujours de celles qui les maîtrisent.

Mabandzi demeura quelques instants silencieux. Il comprenait désormais pourquoi Rébecca possédait une telle ouverture d'esprit. Elle avait grandi au milieu de ces ouvrages qui formaient un véritable patrimoine intellectuel.

Le Général posa une main sur l'épaule du jeune homme.

— Mon fils, un homme peut hériter d'une fortune et la perdre en quelques années. Mais celui qui hérite du savoir possède une richesse que personne ne peut lui voler. Chaque livre de cette bibliothèque est un maître silencieux. Ils

ne parlent que lorsqu'on les ouvre, mais lorsqu'ils parlent, ils peuvent changer une destinée.

Mabandzi contempla une dernière fois les rayonnages. Dans le temple initiatique de Dibouka, les anciens transmettaient la sagesse par la parole, les rites et les symboles. Ici, dans cette bibliothèque, d'autres anciens — philosophes, historiens, scientifiques, écrivains et penseurs de toutes les époques — continuaient d'enseigner à travers leurs œuvres. Il comprit alors que la connaissance avait plusieurs visages, mais une seule mission : éclairer l'homme pour qu'il serve avec sagesse sa communauté et son pays.

Le Général referma doucement l'un des ouvrages qu'il venait de montrer à Mabandzi. Un silence respectueux s'installa dans la bibliothèque. Seul le léger tic-tac d'une ancienne pendule semblait rythmer le temps, comme pour rappeler que le savoir est une œuvre de patience.

Le Général prit place dans un fauteuil en cuir et invita Mabandzi à s'asseoir en face de lui.

— Dis-moi, Mabandzi, après avoir vu tous ces livres, que penses-tu de la connaissance ?

Le jeune homme parcourut une dernière fois les rayonnages avant de répondre.

— Je pense qu'ils renferment une immense richesse, mon Général. Mais je crois aussi que tous les savoirs ne sont pas écrits.

Le Général esquissa un sourire.

— Explique-toi.

— À Dibouka, mon grand-père ne possède pas une bibliothèque comme celle-ci. Pourtant, lorsqu'il parle, les anciens se taisent pour l'écouter. Il ne cite aucun livre, mais il connaît les saisons, les plantes médicinales, les généalogies des familles, les récits de nos ancêtres, les lois coutumières et les symboles du Bwiti. Son savoir n'est pas imprimé sur du papier ; il est gravé dans sa mémoire et dans son expérience.

Le Général joignit les mains.

— Tu fais donc une différence entre le savoir académique et la connaissance traditionnelle ?

— Oui, mon Général. Le savoir académique s'apprend dans les écoles, les universités et les

bibliothèques. Il repose sur les recherches, les démonstrations et les écrits. La connaissance traditionnelle, elle, naît de l'observation, de l'expérience, de la transmission orale et de la vie quotidienne.

Le Général acquiesça.

— Tu as raison. L'université enseigne à comprendre le monde avec la raison. Les traditions enseignent à y vivre avec sagesse.

Mabandzi poursuivit :

— L'un répond souvent à la question "Comment ?", tandis que l'autre cherche d'abord à répondre à "Pourquoi ?". La science explique comment pousse un arbre. Les anciens enseignent pourquoi il ne faut jamais le couper sans nécessité.

Le Général demeura pensif.

— Voilà une distinction que beaucoup oublient aujourd'hui. Nous formons des ingénieurs capables de construire un barrage, mais nous oublions parfois de leur apprendre le respect de la rivière. Nous formons des économistes

capables de produire de la richesse, mais pas toujours des hommes capables de partager équitablement cette richesse.

Mabandzi se leva lentement et s'approcha d'une fenêtre donnant sur le jardin.

— Mon grand-père disait souvent que l'intelligence remplit la tête, mais que la sagesse éclaire le cœur. Un homme peut posséder plusieurs diplômes et manquer de discernement. Un ancien qui n'a jamais fréquenté l'école peut parfois résoudre un conflit que les plus grands juristes compliqueraient.

Le Général sourit.

— Cette réflexion me rappelle une mission que j'ai menée dans une province reculée. Deux villages étaient en conflit depuis des années. Des administrateurs, des magistrats et même des officiers avaient tenté de régler le problème sans succès. Puis un vieil homme demanda simplement que chacun raconte l'histoire de ses ancêtres. En une journée, il découvrit l'origine du malentendu. Ce qu'aucun dossier

administratif n'avait révélé, la mémoire des anciens l'avait conservé.

Rébecca, qui écoutait avec attention, intervint à son tour.

— Alors, lequel des deux savoirs est le plus important ?

Le Général regarda tour à tour sa fille et Mabandzi.

— Aucun. Les deux sont incomplets lorsqu'ils s'ignorent.

Mabandzi approuva d'un signe de tête.

— Dans le Bwiti, on dit qu'un oiseau ne peut voler avec une seule aile. Il lui en faut deux. Je crois que notre pays ressemble à cet oiseau. Une aile est l'école, la recherche, les sciences et les institutions. L'autre est notre culture, nos langues, nos traditions et la sagesse des anciens. Si l'une des deux disparaît, le pays perd son équilibre.

Le Général se leva à son tour.

— Voilà pourquoi l'Afrique ne doit jamais choisir entre la modernité et ses racines. Elle

doit apprendre à les faire dialoguer. Nos universités gagneraient à étudier davantage les savoirs traditionnels, et nos gardiens de la tradition gagneraient à s'ouvrir aux découvertes scientifiques. Lorsque ces deux mondes se respectent, ils deviennent une force. Lorsqu'ils s'opposent, ils s'appauvrissent mutuellement.

Il s'approcha d'une étagère où étaient rangés des ouvrages d'histoire africaine. Il prit un volume de **Cheikh Anta Diop**, puis désigna, de l'autre main, un petit tabouret en bois sculpté provenant de l'Ogooué-Lolo.

— Regarde bien ces deux objets. Ce livre représente le savoir écrit. Ce tabouret représente la parole des anciens. Beaucoup pensent qu'ils appartiennent à deux univers opposés. Moi, je crois qu'ils racontent la même histoire par des chemins différents. Le livre conserve la mémoire de l'humanité. Le tabouret rappelle que cette mémoire est née, bien avant l'écriture, autour de la parole des sages.

Mabandzi contempla tour à tour le livre et le tabouret.

À cet instant, il comprit que la véritable connaissance ne consistait pas à opposer les héritages, mais à les unir. Les bibliothèques formaient l'esprit ; les traditions formaient le caractère. Les universités transmettaient des compétences ; les anciens transmettaient le sens des responsabilités. Ensemble, elles donnaient naissance à des hommes capables non seulement de réussir leur vie, mais aussi de servir leur peuple avec intelligence, humilité et sagesse.

Avant de refermer la porte de la bibliothèque et de se retirer, le Général prononça une dernière phrase qui demeura longtemps gravée dans la mémoire de Mabandzi :

« Les diplômes ouvrent les portes des institutions ; la sagesse ouvre les portes des consciences. Lorsqu'un homme possède les deux, il devient non seulement compétent, mais véritablement utile à sa nation. »

Une lumière dorée enveloppait les rayonnages, comme si chaque livre recevait une dernière caresse avant la tombée de la nuit. Le Général, appelé par un ancien compagnon d'armes, s'excusa et quitta la pièce en laissant les deux jeunes seuls.

Un silence paisible s'installa.

Ce n'était pas un silence embarrassé, mais celui de deux esprits qui continuaient à dialoguer sans avoir besoin de parler.

Rébecca s'approcha d'une étagère consacrée aux grandes œuvres de la littérature africaine. Elle retira délicatement un exemplaire de **L'Aventure ambiguë** de **Cheikh Hamidou Kane**.

— **C'est l'un de mes romans préférés**, dit-elle en tournant lentement les pages. **Chaque fois que je le relis, j'y découvre quelque chose de nouveau. Samba Diallo me fait penser à tous ces jeunes Africains qui cherchent leur place entre les traditions de leurs ancêtres et le monde moderne.**

Mabandzi sourit.

— **Je comprends pourquoi tu l'aimes. Moi aussi, je me sens parfois partagé entre deux univers. À Dibouka, j'ai appris à écouter les anciens. À l'université, j'apprends à questionner, à démontrer, à analyser. Je ne veux renoncer ni à l'un ni à l'autre.**

Rébecca leva les yeux vers lui.

— C'est justement ce qui te rend différent. Beaucoup de personnes opposent ces deux mondes. Toi, tu cherches à les réconcilier.

Mabandzi parcourut les rayonnages du regard.

— Parce que je crois qu'un peuple qui oublie ses racines finit par perdre son équilibre. Mais un peuple qui refuse d'apprendre finit aussi par s'immobiliser. Il faut des racines pour tenir debout et des ailes pour avancer.

Rébecca demeura quelques instants silencieuse.

— Tu sais... Lorsque nous nous sommes rencontrés au lycée, je pensais simplement avoir affaire à un élève brillant. Aujourd'hui, je découvre un homme qui réfléchit autrement. Tu ne cherches pas seulement à réussir tes études. Tu cherches à comprendre le sens des choses.

Mabandzi esquissa un sourire discret.

— Et moi, je découvre que derrière l'image de la fille du Général se cache une femme passionnée par les idées. Tu aurais pu te contenter de tes

privilèges. Au lieu de cela, tu lis, tu questionnes, tu cherches à comprendre ton pays.

Ces paroles firent rougir légèrement Rébecca. Elle n'était pas habituée aux compliments. Encore moins à ceux qui portaient sur son esprit plutôt que sur son apparence. Pour la première fois depuis longtemps, elle se sentit comprise. Elle se dirigea vers une table où étaient empilés plusieurs ouvrages.

— Papa dit souvent qu'un livre peut changer une vie.

— Mon grand-père dit qu'une bonne parole peut sauver une génération, répondit Mabandzi.

Ils échangèrent un regard avant d'éclater de rire.

— Finalement, observa Rébecca, **nos familles enseignent la même chose avec des mots différents.**

— Oui, répondit Mabandzi. **Les livres parlent avec de l'encre. Les anciens parlent avec leur expérience. Mais tous cherchent à éclairer le chemin de ceux qui viennent après eux.**

Leurs conversations se prolongèrent pendant plusieurs heures. Ils parlèrent de l'histoire du Gabon, des grands empires africains, des défis de la jeunesse, de philosophie, de développement, d'éducation, de spiritualité, de justice sociale et même des rêves qu'ils nourrissaient pour leur pays.

À mesure que les mots circulaient, une évidence s'imposait.

Ils ne partageaient pas seulement les mêmes bancs au lycée. Ils partageaient une même manière de regarder le monde. L'un apportait la profondeur des traditions ancestrales ; l'autre, l'ouverture acquise dans un environnement marqué par les institutions, les livres et les responsabilités de l'État. Leurs différences ne les éloignaient pas. Elles les complétaient.

Avant de quitter la bibliothèque, Rébecca tira un petit carnet relié de cuir de son sac.

— J'y note les phrases qui m'inspirent. Peux-tu m'en offrir une ?

Mabandzi réfléchit quelques instants puis écrivit lentement :

« Le savoir éclaire l'intelligence, mais la sagesse donne une direction à la lumière. Celui qui possède l'un sans l'autre marche soit dans l'obscurité, soit sans savoir où aller. »

Rébecca lut plusieurs fois ces mots. Puis, sans rien dire, elle inscrivit au-dessous une citation qui lui était venue spontanément :

« Les plus belles rencontres ne sont pas celles qui changent seulement notre cœur ; ce sont celles qui élargissent notre esprit et nous donnent envie de devenir meilleurs. »

Leurs regards se croisèrent une nouvelle fois. Aucun aveu ne fut prononcé. Aucune promesse ne fut formulée. Pourtant, quelque chose venait de naître entre eux. Ce n'était plus la simple sympathie de deux camarades de promotion. Ce n'était pas encore l'amour.

C'était une **communion des intelligences**, cette forme rare de complicité qui pousse deux êtres à grandir ensemble, à se nourrir mutuellement de leurs idées et à transformer chaque conversation en une invitation à penser plus haut, plus loin et plus profondément.

En refermant la porte de la bibliothèque, ils ignoraient encore que cette amitié intellectuelle deviendrait le socle invisible de leur destinée commune. Car les sentiments les plus durables naissent souvent bien avant les déclarations d'amour : ils prennent racine dans l'admiration, s'épanouissent dans le respect et grandissent à chaque échange où deux esprits découvrent qu'ils avancent dans la même direction.

Avant de quitter la bibliothèque, ils étalèrent une dernière fois leurs notes sur la grande table en acajou. Les ouvrages consultés durant l'après-midi leur avaient permis d'enrichir considérablement leur travail de recherche. Rébecca relisait avec attention chaque partie tandis que Mabandzi vérifiait les références bibliographiques et la cohérence de l'argumentation.

Ensemble, ils peaufinèrent l'introduction, consolidèrent les analyses et rédigèrent une conclusion qui reflétait fidèlement leur conviction commune : le développement d'une nation repose sur l'alliance de l'éducation, des institutions et de la valorisation des savoirs hérités des générations passées.

Lorsqu'ils imprimèrent la version définitive de leur exposé, un sentiment de satisfaction les envahit. Ils savaient que, le lundi matin, devant leurs camarades et leur enseignant, ils ne présenteraient pas seulement un devoir de recherche académique, mais le fruit d'un véritable dialogue entre la science académique et la sagesse traditionnelle, un travail où chacun avait apporté le meilleur de lui-même.

En refermant leurs dossiers, Rébecca sourit.

— Je crois que nous sommes prêts pour lundi.

Mabandzi acquiesça avec confiance.

— Oui. Quel que soit le regard de la classe sur notre exposé, l'essentiel est que nous ayons appris quelque chose l'un de l'autre en le préparant.

Chapitre 9 : La voix des héritiers

Le lundi matin, le soleil de Libreville illuminait les bâtiments du lycée Robervilliers d'une lumière douce. Dans les couloirs, les élèves se pressaient, certains révisant encore leurs notes, d'autres échangeant sur les sujets qui devaient être présentés durant les différents exposés. L'agitation habituelle des débuts de semaine régnait sur le campus, mais pour Mabandzi et Rébecca, cette journée avait une signification particulière.

Ils tenaient entre leurs mains le fruit de plusieurs jours de réflexion, de recherches et de discussions. Leur dossier, soigneusement relié, n'était pas seulement un ensemble de pages imprimées ; il représentait la rencontre de deux parcours, de deux héritages et de deux visions du monde.

Durant le trajet vers la salle de cours, ils marchaient côte à côte, échangeant une dernière fois sur les points essentiels de leur présentation.

— Tu penses que nous avons suffisamment insisté sur le rôle des traditions dans la construction de l'État moderne ? demanda Rébecca.

Mabandzi sourit.

— **Oui, mais je crois que le plus important sera la manière dont nous expliquerons que tradition et modernité ne sont pas des ennemies. Elles deviennent une force lorsqu'elles travaillent ensemble.**

Rébecca hocha la tête.

— **C'est justement ce qui a rendu notre recherche différente des autres. Nous ne nous sommes pas contentés de recopier des théories. Nous avons essayé de comprendre comment les idées rencontrent la réalité des peuples.**

Ils entrèrent dans la salle de cours où leurs camarades étaient déjà installés. Certains les saluèrent avec curiosité, car leur sujet avait suscité beaucoup d'intérêt : **«Modernité et ancestralité : quelle plus-value pour la société ? ».**

Lorsque le professeur entra, le silence s'installa.

— **Aujourd'hui, nous allons écouter la présentation de Mabandzi et Rébecca. J'ai consulté leur travail hier. J'attends de vous une réflexion, pas seulement une récitation.**

Les deux étudiants se regardèrent. C'était leur moment. D'une voix claire et assurée, Rébecca prit la parole :

— Depuis plusieurs siècles, l'humanité cherche à transmettre la connaissance. Cette transmission a pris plusieurs formes : l'écriture, les institutions scolaires, les universités, mais aussi la parole des anciens, les pratiques culturelles et les expériences accumulées par les générations précédentes.

Elle marqua une courte pause avant de poursuivre.

— La connaissance est l'un des plus grands héritages de l'humanité. Chaque génération reçoit un monde qu'elle n'a pas construit seule et qu'elle doit enrichir avant de le transmettre aux générations suivantes. Comme l'explique le philosophe français Emmanuel Kant dans son ouvrage *Réflexions sur l'éducation* (1803), l'homme ne devient pleinement humain que par l'éducation, car il est le seul être qui doit être formé pour développer ses capacités intellectuelles et morales.

Les étudiants prenaient des notes.

— Pendant longtemps, la transmission du savoir s'est faite principalement par la parole. Avant l'apparition de l'écriture, les sociétés humaines conservaient leur mémoire collective grâce aux récits, aux mythes, aux chants, aux proverbes et aux enseignements des anciens. L'historien Jan Vansina, dans son ouvrage *De la tradition orale : essai de méthode historique* (1961), a démontré que les traditions orales africaines constituent de véritables sources historiques, capables de conserver la mémoire des peuples avec des mécanismes précis de contrôle et de transmission.

Elle regarda Mabandzi un instant avant de poursuivre.

— Dans plusieurs sociétés africaines, le vieillard n'est pas seulement une personne âgée ; il est considéré comme une bibliothèque vivante. Cette idée rejoint la célèbre formule de l'écrivain malien Amadou Hampâté Bâ qui affirmait : "En Afrique, un vieillard qui meurt est une bibliothèque qui brûle." Cette phrase souligne l'importance de la mémoire humaine dans des sociétés où la connaissance était longtemps conservée par la parole et l'expérience.

Quelques étudiants hochèrent la tête avec intérêt.

— Cependant, l'apparition de l'écriture a profondément transformé la manière dont les sociétés transmettent leurs connaissances. L'écriture a permis de conserver les idées au-delà de la durée de vie des individus. Les œuvres philosophiques de Platon, les textes scientifiques d'Aristote, les traités politiques de Montesquieu ou encore les découvertes scientifiques d'Isaac Newton ont traversé les siècles grâce aux systèmes d'écriture et aux institutions chargées de préserver ces savoirs.

Elle se dirigea vers le tableau et écrivit quelques mots :

Mémoire orale - Mémoire écrite - Mémoire institutionnelle

— Ces trois formes de transmission ne doivent pas être opposées. Elles sont complémentaires. L'écriture permet de conserver et de diffuser largement la connaissance. L'école permet de l'organiser et de la transmettre méthodiquement. Les traditions permettent de préserver une sagesse issue de l'expérience vécue.

Puis elle cita un exemple.

— Prenons l'exemple de la médecine. Aujourd'hui, les universités enseignent la pharmacologie moderne fondée sur la recherche scientifique. Pourtant, pendant des milliers d'années, les sociétés traditionnelles ont développé une connaissance approfondie des plantes médicinales. Des chercheurs comme le professeur Pierre Potier ont démontré l'intérêt de certaines molécules issues du monde végétal dans la recherche médicale moderne. Cela montre que les savoirs anciens peuvent parfois constituer un point de départ pour des découvertes scientifiques nouvelles.

Elle poursuivit :

— Dans le domaine de l'environnement, les communautés traditionnelles possèdent également des connaissances précieuses. L'anthropologue Claude Lévi-Strauss, dans *La Pensée sauvage* (1962), montre que les sociétés dites traditionnelles disposent de systèmes de classification complexes et d'une compréhension fine de leur environnement. Leur rapport à la nature ne repose pas seulement sur une exploitation économique,

mais aussi sur une vision culturelle et symbolique du monde.

Le professeur observait attentivement la présentation.

Rébecca continua :

— L'histoire nous montre aussi que les grandes civilisations ont toujours construit leur puissance sur la maîtrise et la transmission du savoir. L'Égypte ancienne a développé des connaissances avancées en mathématiques, en médecine et en architecture. Les savants du monde arabo-musulman, comme Ibn Sina dans le domaine médical ou Al-Khwarizmi dans les mathématiques, ont joué un rôle majeur dans la conservation et le développement des connaissances héritées de l'Antiquité. Plus tard, les universités européennes ont organisé ces savoirs et contribué à l'émergence de la science moderne.

Elle posa son regard sur l'ensemble de la classe.

— Ainsi, la question n'est pas de savoir quelle forme de connaissance est supérieure à une autre. La véritable question est de comprendre

comment les différentes formes de savoir peuvent dialoguer. Une société qui ne possède que des connaissances techniques risque de perdre son sens moral. Une société qui conserve uniquement ses traditions sans ouverture au progrès risque de s'isoler.

Elle conclut son intervention :

— Le véritable défi du XXI^e siècle est donc de construire un pont entre la science et la sagesse, entre l'université et la mémoire des peuples, entre l'innovation et l'héritage culturel. Comme le rappelle Edgar Morin dans *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur* (1999), l'éducation doit permettre à l'être humain de comprendre la complexité du monde et de relier les connaissances plutôt que de les fragmenter.

Un silence profond suivit ses dernières paroles.

Puis le professeur prit la parole :

— Mademoiselle Rébecca, votre exposé montre une chose essentielle : le progrès véritable ne consiste pas à remplacer un savoir par un autre, mais à créer une intelligence capable de les faire dialoguer.

Mabandzi regarda Rébecca avec admiration. À travers cet exposé, elle venait de donner une dimension académique aux enseignements qu'il avait reçus au cœur de Dibouka. Elle venait de prouver que la parole des anciens pouvait trouver sa place dans les amphithéâtres modernes, à condition qu'elle soit étudiée avec respect et rigueur.

Puis Mabandzi poursuivit :

— Dans de nombreuses sociétés africaines, la connaissance ne se trouvait pas uniquement dans les livres. Elle se transmettait autour du feu, dans les conseils des anciens, dans l'observation de la nature et dans les rites de passage qui formaient l'individu à ses responsabilités envers la communauté.

Il marqua un instant de silence. Son regard se posa sur ses camarades, puis il continua d'une voix plus profonde :

— Dans mon village de Dibouka, au cœur de l'Ogooué-Lolo, la connaissance commence par l'écoute. L'enfant apprend d'abord à observer avant de chercher à parler. Il apprend à regarder les gestes de ses parents, à écouter les

récits des anciens et à comprendre que chaque élément de son environnement porte une signification. La forêt n'est pas seulement un espace rempli d'arbres ; elle est un livre ouvert dont chaque plante, chaque rivière et chaque animal raconte une histoire.

Quelques étudiants cessèrent de prendre des notes pour mieux l'écouter.

— Lorsque les anciens s'asseyaient le soir autour du feu, ce moment n'était pas un simple rassemblement familial. C'était une véritable école de la vie. Le feu éclairait les visages, mais surtout il éclairait les consciences. Les anciens racontaient l'histoire du clan, les migrations des ancêtres, les grands événements qui avaient marqué le village et les leçons tirées des erreurs du passé. Chaque récit contenait une morale destinée à préparer les jeunes à devenir des hommes et des femmes responsables.

Il poursuivit :

— Chez nous, un conte n'était jamais seulement un divertissement. Lorsque l'ancien racontait l'histoire de la tortue et du léopard, il enseignait la prudence face à la force. Lorsque le récit

évoquait l'araignée, il rappelait que l'intelligence pouvait parfois vaincre la puissance physique. Lorsque les anciens parlaient des ancêtres, ils transmettaient l'idée que l'homme n'est jamais séparé de ceux qui l'ont précédé.

Le professeur, attentif, l'encouragea d'un signe de tête à continuer.

— À Dibouka, les anciens jouent le rôle de gardiens de la mémoire collective. Ils connaissent les lignées familiales, les alliances entre clans, les règles de respect qui organisent la vie communautaire. Avant de prendre une grande décision, un jeune homme ne se précipite pas. Il consulte ceux qui ont vécu avant lui, car l'expérience des anciens est considérée comme une lumière capable d'éviter les erreurs du présent.

Mabandzi regarda un instant par la fenêtre de la salle de classe, comme s'il revoyait son village.

— Mon grand-père m'a appris que la parole est sacrée. Chez nous, une parole donnée devant la communauté engage l'honneur de celui qui la prononce. L'homme peut perdre une richesse

matérielle, mais il ne doit jamais perdre la confiance des siens. C'est pourquoi les enfants apprennent très tôt la valeur de la vérité, du respect et de la responsabilité.

Puis il aborda la dimension de l'apprentissage par la nature.

— La nature est également une grande école. Les anciens de Dibouka connaissent les périodes de plantation et de récolte, les propriétés des plantes, les signes annonciateurs des changements climatiques et les comportements des animaux. Le jeune apprend que la forêt n'est pas un objet à dominer, mais un partenaire avec lequel l'homme doit vivre en équilibre. Cette vision rejoint aujourd'hui les préoccupations modernes sur la protection de l'environnement et le développement durable.

Il poursuit :

— Les rites de passage occupent également une place importante dans la formation de l'individu. Ils marquent le passage d'un état à un autre : de l'enfance vers la maturité, de l'ignorance vers la connaissance, de l'individu vers la responsabilité collective. Ils ne

transmettent pas seulement des pratiques culturelles ; ils enseignent la maîtrise de soi, la patience, le courage et le respect des forces qui dépassent l'individu.

Son regard devint plus sérieux.

— Dans l'univers initiatique du Bwiti, tel qu'il existe dans certaines communautés du Gabon, la connaissance n'est pas seulement une accumulation d'informations. Elle est une transformation intérieure. L'initié apprend d'abord à se connaître lui-même avant de prétendre comprendre le monde. On lui enseigne que la véritable puissance d'un homme ne vient pas de sa capacité à commander les autres, mais de sa capacité à maîtriser ses propres passions.

Un silence respectueux s'installa dans la salle.

— Bien sûr, ces formes de transmission ne remplacent pas l'école moderne. Elles ne remplacent ni les universités, ni les laboratoires, ni la recherche scientifique. Mais elles apportent quelque chose que les livres seuls ne peuvent toujours donner : le sens de la

vie, le rapport aux autres et la conscience de ses responsabilités.

Il conclut :

— À Dibouka, nous disons qu'un arbre qui pousse sans racines tombe au premier grand vent. L'éducation moderne donne à l'homme les branches qui lui permettent de s'élever vers le ciel : les sciences, les techniques et les compétences. Mais les traditions lui donnent les racines qui lui permettent de rester debout : l'identité, les valeurs et la mémoire des ancêtres.

Mabandzi regarda ses camarades.

— La véritable sagesse consiste donc à unir ces deux héritages. Apprendre dans les universités sans oublier ce que les anciens nous ont transmis. Avancer vers l'avenir sans couper le lien avec nos origines. Car un peuple qui connaît seulement le monde extérieur mais ignore son propre héritage marche avec une partie de lui-même oubliée.

La classe écoutait avec attention. Certains étudiants, habitués à considérer les traditions comme

appartenant au passé, découvraient une autre manière de les percevoir. À travers leur exposé, Mabandzi et Rébecca démontrèrent que le savoir académique et la connaissance traditionnelle n'étaient pas deux chemins opposés, mais deux routes pouvant conduire vers une même destination : la formation d'un être humain capable de comprendre son époque tout en restant enraciné dans son histoire.

Le professeur, visiblement intéressé, posa plusieurs questions.

— Mabandzi, certains pensent que les traditions peuvent être un obstacle au progrès. Que répondez-vous ?

Le jeune homme prit quelques secondes avant de répondre.

— Une tradition qui refuse toute évolution devient une prison. Mais une modernité qui rejette toute mémoire devient un arbre sans racines. Le véritable progrès ne consiste pas à choisir entre le passé et l'avenir, mais à construire l'avenir avec la sagesse du passé.

Un murmure d'approbation parcourut la salle. Le professeur sourit.

— Voilà une réponse qui dépasse largement le cadre de votre exposé.

Puis il se tourna vers Rebecca.

— Et vous, pensez-vous que les institutions modernes peuvent apprendre des savoirs traditionnels ?

Elle répondit avec conviction :

— Oui. Les institutions ont besoin de règles, de méthodes et de sciences, mais elles ont aussi besoin de valeurs humaines. La connaissance traditionnelle rappelle l'importance de la responsabilité collective, du respect de la nature, de la solidarité et du lien entre les générations.

À la fin de la présentation, un silence respectueux précéda les applaudissements. Ce n'était pas un simple encouragement adressé à deux étudiants. C'était la reconnaissance d'une pensée nouvelle, capable de relier deux univers souvent séparés.

La phase de questions-réponses : le dialogue entre les savoirs

Après l'intervention de Mabandzi, le professeur resta silencieux quelques secondes. Il observait la classe. Il savait que l'exposé venait de dépasser le cadre d'un simple travail académique. Les deux étudiants avaient ouvert une réflexion profonde sur la place du savoir dans la construction d'une société.

Il referma son carnet de notes.

— Merci pour cette présentation. Vous avez proposé une approche intéressante en montrant que le savoir ne se limite pas aux universités et aux bibliothèques. Nous allons maintenant passer à la phase des questions-réponses. Je souhaite que chacun intervienne avec respect et esprit critique.

Quelques mains se levèrent immédiatement dans la salle de classe.

L'atmosphère avait profondément changé depuis le début de l'exposé. Quelques minutes auparavant, certains étudiants, installés au fond de la salle, échangeaient encore discrètement, peu convaincus que cette présentation sortirait des exposés

habituels. Mais à mesure que Mabandzi et Rébecca développaient leurs idées, un silence attentif avait progressivement remplacé les murmures.

La salle, habituellement agitée par les conversations, les déplacements de chaises et les regards distraits vers les téléphones, semblait soudain transformée en un véritable espace de réflexion. Les cahiers étaient ouverts, les stylos suspendus entre les doigts, comme si chaque élève cherchait à retenir une phrase, une idée ou un argument qui venait de provoquer une nouvelle manière de penser.

À travers les fenêtres entrouvertes, le bruit lointain de la cour de lycée Roberviliers montait encore jusqu'à la salle : les pas des étudiants qui circulaient entre les bâtiments, les voix des groupes discutant dans les couloirs, le vrombissement des véhicules au-delà du campus. Pourtant, à l'intérieur, une autre ambiance régnait. **La classe était devenue une île de concentration au milieu du mouvement extérieur.**

Certains élèves regardaient Mabandzi avec une curiosité nouvelle. Celui qu'ils considéraient jusque-là comme un simple camarade venu d'un village de l'intérieur du pays révélait une profondeur

intellectuelle inattendue. Ses paroles sur la sagesse des anciens, la mémoire collective et la responsabilité envers la communauté avaient changé leur regard. Ils découvraient que derrière son apparente simplicité se cachait un univers riche de connaissances et d'expériences.

D'autres observaient Rébecca avec admiration. La fille du Général, habituée aux grandes bibliothèques et aux débats intellectuels de son environnement familial, avait réussi à établir un pont entre les théories étudiées dans les livres et les réalités vécues par les peuples. Elle n'était pas seulement en train de présenter un devoir ; elle défendait une vision de l'éducation et du développement.

Assis au fonds de la salle, le professeur avait cessé de prendre des notes. Son carnet était resté ouvert devant lui, mais son attention était entièrement tournée vers les échanges. Il observait les réactions des étudiants, leurs regards, leurs expressions. Il savait qu'un moment rare était en train de se produire : celui où un cours ne se limite plus à transmettre des informations, mais provoque une véritable réflexion.

Dans les rangs, même les étudiants habituellement silencieux semblaient concernés. Certains

échangeaient des regards complices, surpris par la pertinence des arguments. D'autres avaient le visage marqué par la réflexion, comme s'ils revisitaient leurs propres convictions.

Le débat n'était plus seulement celui de deux étudiants présentant un exposé. Il était devenu une rencontre entre plusieurs générations de pensées : la science et la tradition, l'université et le village, les livres et la mémoire orale, le passé et l'avenir.

Lorsque le professeur annonça la phase de questions-réponses, plusieurs mains se levèrent presque simultanément. Ce geste simple témoignait d'un changement profond : les étudiants ne cherchaient plus seulement à écouter, ils voulaient comprendre, discuter et confronter leurs idées.

Pour la première fois depuis longtemps, cette salle de classe n'était plus seulement un lieu d'apprentissage. Elle était devenue un lieu de dialogue.

Et au centre de cette effervescence intellectuelle, Mabandzi et Rébecca comprirent que leur véritable réussite ne résidait pas uniquement dans la note qu'ils obtiendraient, mais dans cette capacité nouvelle à éveiller la curiosité, à susciter le

questionnement et à rapprocher des univers que l'on croyait séparés.

Steve assis au premier rang prit la parole.

— Mabandzi, tu as beaucoup parlé de la sagesse des anciens et des traditions de ton village. Mais ne penses-tu pas que certaines sociétés africaines ont pris du retard justement parce qu'elles sont restées attachées aux traditions au lieu de privilégier l'éducation moderne ?

Un murmure parcourut la salle.

Mabandzi prit quelques secondes avant de répondre.

— C'est une question importante. Mais je pense qu'il faut éviter de présenter la tradition et l'école moderne comme deux ennemies. La tradition ne doit pas remplacer l'école, tout comme l'école ne doit pas effacer la tradition. Elles répondent à des besoins différents.

Il poursuivit :

— L'école moderne transmet des connaissances scientifiques, des méthodes de recherche et des compétences techniques nécessaires au

développement d'un pays. Elle permet à un médecin de soigner avec des connaissances validées, à un ingénieur de construire des infrastructures, à un juriste de comprendre les lois. Mais la tradition transmet des valeurs qui permettent à ces compétences d'être utilisées avec responsabilité : le respect, l'humilité, le sens du bien commun.

Il ajouta :

— Un médecin très compétent mais sans conscience morale peut devenir dangereux. Un ingénieur brillant mais sans respect de l'environnement peut détruire ce qu'il construit. La connaissance donne une puissance ; la sagesse enseigne comment l'utiliser.

Le professeur acquiesça.

Melissa leva la main :

— Vous présentez les traditions comme une richesse. Mais certaines traditions peuvent aussi être injustes ou empêcher certaines personnes d'avancer. Comment distinguer les bonnes traditions des mauvaises ?

Cette fois, ce fut Rébecca qui répondit.

— C'est justement le rôle de l'intelligence critique. Respecter son héritage ne signifie pas accepter tout sans réfléchir. Une société doit être capable de conserver ce qui élève l'être humain et de transformer ce qui porte atteinte à sa dignité.

Elle cita alors :

— Le philosophe Emmanuel Kant expliquait déjà que l'être humain doit sortir de l'état de dépendance intellectuelle pour utiliser sa propre raison. La culture et la tradition doivent donc être accompagnées par la réflexion.

Mabandzi ajouta :

— Dans mon village aussi, les anciens disent que la sagesse n'est pas seulement de conserver le passé, mais de savoir ce qu'il faut transmettre aux générations futures. Un ancien véritablement sage ne protège pas une pratique simplement parce qu'elle est ancienne ; il cherche d'abord à savoir si elle contribue à l'équilibre de la communauté.

Junior intervint :

— **Mais comment peut-on considérer comme une connaissance quelque chose qui n'est pas toujours écrit ou démontré scientifiquement ?**

Mabandzi répondit calmement.

— **Il faut distinguer plusieurs formes de validation. La science moderne repose sur l'expérimentation, la mesure et la reproductibilité. C'est une méthode essentielle. Mais l'expérience humaine produit aussi des connaissances pratiques qui peuvent ensuite être étudiées scientifiquement.**

Il donna un exemple :

— **Pendant des générations, certaines communautés ont utilisé des plantes pour soulager des maladies. Elles ne possédaient pas les laboratoires permettant d'analyser les molécules actives, mais elles avaient développé une connaissance empirique issue de l'observation. Aujourd'hui, la recherche scientifique étudie certaines de ces plantes pour comprendre leurs propriétés.**

Rébecca compléta :

— **L'histoire des sciences montre d'ailleurs que beaucoup de découvertes commencent par une observation avant d'être expliquées par une théorie. Le rôle de la science n'est pas forcément de mépriser les savoirs anciens, mais de les examiner avec rigueur.**

Le professeur prit alors la parole.

— **Vous avez beaucoup parlé de complémentarité. Mais concrètement, quel modèle proposez-vous pour l'avenir de nos sociétés africaines ?**

Cette fois, Mabandzi et Rébecca se regardèrent avant de répondre ensemble.

Mabandzi commença :

— **Nous pensons que l'avenir ne doit pas être une imitation totale des modèles étrangers, ni un retour complet vers le passé. Il doit être une construction nouvelle, basée sur nos réalités.**

Rébecca poursuivit :

— Une société moderne doit investir dans les universités, la recherche scientifique et l'innovation. Mais elle doit aussi valoriser son histoire, ses langues, ses cultures et les enseignements de ses communautés.

Mabandzi ajouta :

— Un pays qui avance sans mémoire risque de perdre son identité. Un pays qui reste prisonnier de son passé risque de perdre son avenir. La véritable voie consiste à marcher avec les deux : les racines et les ailes.

Lorsque la dernière question fut posée, le professeur se leva.

— Je crois que cette discussion nous enseigne une chose essentielle : la connaissance n'appartient pas à une seule époque ni à un seul continent. Elle est une œuvre collective de l'humanité. Les livres, les laboratoires, les universités, les villages, les familles et les anciens participent tous à cette grande aventure humaine.

Il regarda Mabandzi et Rébecca.

— Votre travail mérite une mention particulière, non seulement pour la qualité de vos recherches, mais surtout parce que vous avez réussi à créer un dialogue entre deux mondes que beaucoup opposent encore.

La classe applaudit longuement. Mabandzi et Rébecca échangèrent un regard discret. Ils comprirent à cet instant que leur exposé avait été bien plus qu'une réussite académique. Il avait été leur première œuvre commune. Une œuvre née d'une rencontre entre deux héritages : **Destins croisés.**

Après le cours, plusieurs camarades vinrent les féliciter. Certains demandèrent à consulter leurs sources, d'autres souhaitèrent discuter davantage du sujet.

En quittant la salle, Rébecca regarda Mabandzi avec un sourire.

— Tu te rends compte ? Nous avons réussi à faire entendre une autre manière de penser.

Mabandzi regarda le bâtiment universitaire devant lui.

— Oui. Mais le plus important n'est pas d'avoir convaincu les autres aujourd'hui. C'est d'avoir compris que nos différences peuvent devenir une richesse lorsque nous acceptons de nous écouter.

Ils continuèrent leur chemin dans la cour du lycée, ignorant encore que cette première réussite commune ne serait que le début d'une aventure plus grande. Car certaines rencontres ne changent pas seulement une journée. Elles changent une trajectoire. Et parfois, deux esprits qui se rencontrent autour d'un livre finissent par écrire ensemble une partie de leur propre histoire.

Chapitre 10 : Le choix du cœur face au poids des héritages

Depuis leur exposé, quelque chose avait changé entre Mabandzi et Rébecca.

Ils continuaient à se retrouver dans les couloirs de la faculté, à échanger leurs notes, à discuter des livres qu'ils découvraient et à refaire le monde autour d'un café après les cours. Pourtant, derrière leurs conversations intellectuelles, une autre dimension était apparue, plus silencieuse, plus profonde.

Ils ne parlaient plus seulement de philosophie, de société ou de l'avenir du pays. Ils parlaient aussi d'eux-mêmes. De leurs rêves. De leurs blessures. De leurs espoirs. De ce qu'ils désiraient devenir. Ce lien qui était né autour des livres et des idées commençait doucement à s'enraciner dans leurs cœurs. Mais aucun des deux n'osait encore donner un nom à ce sentiment.

Rébecca fut la première à comprendre ce qui lui arrivait.

Elle avait toujours été entourée de personnes brillantes. Depuis son enfance, elle avait rencontré

des hauts fonctionnaires, des militaires, des intellectuels et des responsables religieux. Elle avait grandi dans un environnement où la réussite était une évidence, où les relations se construisaient souvent autour du rang, de la famille et des responsabilités.

Pourtant, jamais elle n'avait ressenti cette impression d'être réellement comprise. Avec Mabandzi, elle n'avait pas besoin d'expliquer pourquoi elle aimait lire, pourquoi elle s'interrogeait sur le destin de son pays ou pourquoi elle cherchait un équilibre entre sa foi, son éducation moderne et son héritage culturel. Il l'écoutait. Pas seulement avec ses oreilles. Avec son esprit.

Un après-midi, alors qu'ils marchaient dans la cour presque vide du lycée, Rébecca observa son ami en silence.

— Tu sais, Mabandzi, il y a quelque chose d'étrange chez toi.

Il sourit.

— Étrange dans quel sens ?

— Tu es différent des autres. Beaucoup de personnes cherchent à montrer ce qu’elles possèdent. Toi, tu cherches surtout à comprendre ce que tu peux apporter.

Mabandzi baissa légèrement les yeux.

— Je viens d’un endroit où l’on nous apprend que la valeur d’un homme ne se mesure pas à ce qu’il accumule, mais à ce qu’il transmet.

Ces paroles touchèrent Rébecca. Elle comprit alors que son attachement pour lui dépassait la simple admiration. Elle aimait sa manière de penser. Elle aimait son humilité. Elle aimait cette force tranquille qui se cachait derrière son apparente simplicité. Elle aimait Mabandzi.

Mais Mabandzi, lui, semblait retenir quelque chose. Il était présent, attentionné, protecteur, mais il gardait toujours une certaine distance. Il ne franchissait jamais la limite qu’il s’était imposée. Rébecca le remarqua rapidement.

Un soir, alors qu’ils quittaient la bibliothèque, elle décida de lui poser la question.

— Pourquoi as-tu toujours l’impression de reculer

lorsque nous nous rapprochons ?

Mabandzi resta silencieux. Le vent du soir traversait doucement la cour.

— Parce que certaines distances existent pour une raison.

Rébecca fronça légèrement les sourcils.

— Je ne comprends pas.

Il prit le temps de choisir ses mots.

— Tu es la fille du Général. Tu appartiens à une famille qui a une histoire, une position et des responsabilités. Moi, je suis le fils d'un village, élevé par un ancien qui m'a transmis une autre manière de voir la vie.

Rébecca répondit immédiatement :

— Et alors ? Est-ce que nos origines doivent décider de ce que nous avons le droit de ressentir ?

Mabandzi regarda au loin.

— Chez moi, on nous apprend que l'amour n'est pas seulement une affaire entre deux personnes. Il

engage aussi les familles, les ancêtres et l'avenir. On ne prend pas une décision importante uniquement avec le cœur. On écoute aussi la sagesse de ceux qui nous ont précédés.

Rébecca soupira.

— Parfois, j'ai l'impression que tu écoutes tellement les voix du passé que tu oublies d'entendre celle du présent.

Cette phrase resta longtemps dans l'esprit de Mabandzi.

Quelques jours après leur dernière conversation, Mabandzi ressentit le besoin de s'éloigner un peu du tumulte de Libreville. Depuis plusieurs nuits, son esprit était traversé par les mêmes questions. Il pensait à Rébecca, à son sourire, à leurs longues discussions, à cette complicité qui avait grandi entre eux sans qu'il puisse vraiment la contrôler.

Mais plus il s'attachait à elle, plus une inquiétude grandissait en lui. Il avait peur de franchir une frontière invisible. Peur de ne pas appartenir au même monde. Peur que son cœur l'entraîne vers un chemin que sa raison ne maîtrisait pas.

Assis seul dans sa chambre, il regardait par la fenêtre les lumières de la capitale qui brillaient dans la nuit. Libreville avançait à un rythme rapide, entre les voitures, les bâtiments modernes et les ambitions de milliers de jeunes venus chercher leur avenir.

Pourtant, au fond de lui, il entendait encore la voix de Dibouka. La voix du village. La voix de son grand-père. Alors qu'il s'apprêtait à se coucher, son téléphone vibra. Sur l'écran apparut un nom qui provoqua immédiatement un sourire sur son visage : Tate.

Mabandzi décrocha.

— Bonsoir Grand-père.

À l'autre bout du fil, une voix calme et profonde répondit :

— Bonsoir mon enfant. La capitale t'empêche-t-elle encore de dormir ?

Mabandzi sourit.

— Comment sais-tu que je ne dors pas ?

Le vieil homme laissa échapper un petit rire.

— Parce que même loin du village, ton silence parle encore. Un cœur troublé voyage plus vite que les pieds d'un homme.

Mabandzi resta silencieux quelques secondes. Il savait que son grand-père avait déjà compris.

— Tu as quelque chose à me dire, n'est-ce pas ? demanda l'ancien.

— Oui, Grand-père.

Il hésita.

— J'ai rencontré quelqu'un.

Un léger silence suivit. Puis le vieil homme répondit doucement :

— Une personne qui occupe ton esprit au point de troubler ton sommeil ?

Mabandzi sourit malgré lui.

— Oui.

— Parle-moi d'elle.

Le jeune homme regarda la ville depuis sa fenêtre.

— Elle s'appelle Rébecca. Elle est intelligente, cultivée, différente. Elle comprend des choses que beaucoup de personnes ne voient pas. Mais elle vient d'un autre monde.

— Quel monde ?

Mabandzi prit une inspiration.

— Celui des grandes maisons, des institutions, des responsabilités. Son père est un homme important. Elle a grandi dans un univers où tout semble déjà tracé. Moi, je viens de Dibouka. Je porte l'histoire d'un village, les enseignements des anciens et une tradition que beaucoup ne connaissent pas.

À l'autre bout du téléphone, le grand-père resta silencieux.

Puis il répondit :

— Mon enfant, crois-tu donc que la terre de Dibouka est moins noble que les pierres des grandes maisons de la ville ?

La question toucha Mabandzi.

— Non, Grand-père. Mais les mondes sont différents.

Le vieil homme reprit :

— Les mondes des hommes sont toujours différents. Certains naissent dans des palais, d'autres sous des toits modestes. Certains héritent de fortunes, d'autres héritent de valeurs. Mais aucun homme ne choisit le lieu où il commence son voyage. Il choisit seulement ce qu'il fera de ce qu'il a reçu.

Mabandzi écoutait attentivement.

— Un arbre de la forêt ne baisse jamais la tête devant un arbre planté dans un jardin royal. Pourquoi ? Parce qu'il connaît la valeur de ses racines. Ce n'est pas la hauteur de l'arbre qui compte seulement, mais la profondeur de ses racines.

Un silence rempli de sagesse suivit cette phrase. Puis le grand-père ajouta :

— Tu as toujours appris que nos ancêtres ne nous demandent pas de rester enfermés dans le passé. Ils nous demandent de porter leur lumière plus loin.

Mabandzi ferma les yeux. Ces mots résonnaient en lui.

— Mais j'ai peur, Grand-père.

— De quoi as-tu peur ?

— De ne pas être à sa hauteur. De ne pas appartenir à son monde.

La voix du vieil homme devint plus ferme.

— Écoute-moi bien, Mabandzi. Le plus grand danger pour un homme n'est pas de rencontrer quelqu'un qui vient d'un autre monde. Le plus grand danger est de se croire inférieur avant même d'avoir essayé.

Mabandzi resta silencieux.

— Cependant, poursuivit l'ancien, ne confonds pas amour et précipitation. Dans notre tradition, le cœur doit marcher avec la sagesse. Un sentiment véritable ne détruit pas tes valeurs ; il les révèle.

Puis il ajouta :

— Si cette femme te pousse à devenir meilleur, à apprendre davantage, à respecter davantage les autres et à servir ton peuple avec plus de force, alors demande-toi pourquoi tu devrais fuir ce qui t'élève.

Mabandzi sentit une émotion profonde l'envahir.

Pour la première fois, il comprenait que son attachement pour Rébecca ne représentait peut-être pas un éloignement de ses racines.

Peut-être était-ce au contraire une manière nouvelle de les faire vivre.

— Merci Grand-père.

— Ne me remercie pas encore. Les chemins du cœur sont parfois plus difficiles que les chemins de la forêt. Ils demandent du courage, de la patience et surtout de la vérité.

Avant de raccrocher, le vieil homme prononça une dernière phrase :

— Souviens-toi, mon enfant : un homme qui connaît ses racines n'a pas peur de découvrir de nouveaux horizons.

L'appel prit fin. Mabandzi resta longtemps assis dans le silence de sa chambre. La capitale brillait toujours devant lui. Mais cette nuit-là, pour la première fois, il ne voyait plus deux mondes séparés. Il voyait un pont. Un pont entre Dibouka et Libreville. Entre la tradition et la modernité. Entre l'héritage des anciens et les rêves d'une nouvelle

génération. Et au milieu de ce pont se trouvait une femme qui, sans le savoir encore, était devenue une partie de son chemin.

Pendant ce temps, au domicile familial, le Général avait également remarqué le changement chez sa fille. Rébecca semblait plus heureuse. Plus ouverte.

Mais son père, homme habitué à analyser les situations avec stratégie, cherchait à comprendre.

Un soir, il l'invita dans son bureau.

Dans son bureau, le temps paraissait suspendu. Les lumières tamisées éclairaient les décorations militaires alignées avec précision sur le mur, les photographies de cérémonies officielles et les ouvrages reliés de cuir qui occupaient une grande bibliothèque. Chaque objet racontait une partie de la vie de cet homme : les années de service, les responsabilités assumées, les combats menés au nom de l'État.

Pour Rébecca, ce bureau avait toujours représenté l'autorité de son père. Mais ce soir-là, elle y découvrait une autre dimension.

Derrière l'uniforme du Général, derrière l'homme

respecté par les institutions et craint par certains, se trouvait simplement un père inquiet pour l'avenir de sa fille.

Elle baissa les yeux quelques instants.

— Papa, je comprends que tu veuilles me protéger. Mais parfois, j'ai l'impression que tu veux choisir mon avenir à ma place.

Le Général resta silencieux.

Il se leva lentement de son fauteuil et marcha jusqu'à la fenêtre qui donnait sur le jardin familial. Dehors, les lumières de la ville illuminaient les grandes avenues de Libreville.

— Rébecca, toute ma vie, j'ai appris à anticiper les risques. Dans l'armée, un officier qui agit seulement avec ses émotions met en danger ceux qui dépendent de lui. Il doit analyser, prévoir et prendre les bonnes décisions, même lorsque celles-ci sont difficiles.

Il se retourna vers elle.

— Cette habitude m'a suivi jusque dans ma vie de père.

Rébecca observa son visage.

Pour la première fois, elle percevait une fragilité derrière son assurance habituelle.

— Mais l'amour n'est pas une opération militaire, papa. Ce n'est pas une stratégie que l'on organise autour d'intérêts et d'alliances.

Le Général soupira doucement.

— Tu crois que je ne comprends pas les sentiments ?

— Je ne dis pas cela.

— J'ai aimé ta mère. J'ai connu les sacrifices, les choix difficiles, les moments où le devoir devait passer avant les désirs personnels. Mais j'ai aussi appris une chose : dans la vie, certaines décisions ne concernent pas seulement deux personnes. Elles concernent aussi les familles, les responsabilités et l'avenir.

Rébecca resta attentive.

— C'est justement ce qui me fait peur, papa. Que mon bonheur soit toujours placé après les attentes des autres.

Ces mots touchèrent profondément le Général.

Il s'approcha d'un portrait accroché au mur. Celui d'un ancien chef militaire qu'il admirait particulièrement.

— Tu sais pourquoi les grandes familles survivent aux générations ?

Rébecca secoua légèrement la tête.

— Parce qu'elles transmettent plus qu'un nom. Elles transmettent une vision, des valeurs, une responsabilité. Ton grand-père avant moi pensait déjà à ce que deviendraient ses enfants et ses petits-enfants. Moi aussi, je pense à toi.

Il marqua une pause.

— Nono n'est pas seulement le fils du Président. C'est un jeune homme qui a reçu une éducation comparable à la tienne. Il connaît les exigences du monde dans lequel tu évolues. Il comprend les responsabilités qui accompagnent un nom important.

Rébecca répondit avec douceur :

— Mais connaît-il mon cœur ?

Le Général resta silencieux.

La question était simple, mais elle portait une profondeur qu'il ne pouvait ignorer.

— Mabandzi te connaît-il vraiment davantage ?
demanda-t-il finalement.

Rébecca réfléchit.

Puis elle répondit :

— Oui. Parce qu'il ne cherche pas à savoir ce que représente ma famille. Il cherche à savoir qui je suis.

Le Général détourna légèrement le regard.

Cette réponse le troubla.

Il avait toujours considéré le monde à travers les responsabilités, les alliances et les équilibres de pouvoir. Mais sa fille lui rappelait une vérité qu'il avait peut-être oubliée : avant d'être une héritière, elle était une personne. Une personne avec ses rêves. Ses convictions. Ses choix.

— Tu es jeune, Rébecca. La jeunesse croit parfois que le cœur suffit à construire une vie.

— Et les adultes oublient parfois que sans le cœur, une vie peut devenir simplement une succession de devoirs.

Le Général esquissa un léger sourire malgré lui. Il reconnaissait dans cette réponse l'intelligence et la détermination qui avaient toujours caractérisé sa fille.

— Tu ressembles beaucoup à ta mère quand tu parles ainsi.

Rébecca sourit légèrement.

— Elle aurait compris, n'est-ce pas ?

Le Général resta silencieux quelques secondes.

Puis il répondit :

— Ta mère croyait que les êtres humains doivent choisir un chemin qui donne un sens à leur existence. Mais elle savait aussi que chaque choix possède un prix.

Il revint s'asseoir derrière son bureau.

— Je ne vais pas t'interdire de voir Mabandzi. Je ne suis pas cet homme-là. Mais je veux que tu sois

consciente d'une chose : les différences entre vos mondes seront réelles.

Rébecca hocha doucement la tête.

— Je le sais.

— Sa famille, son histoire, son village, ses traditions... Tout cela fait partie de lui. Et toi aussi, tu portes une histoire.

Elle répondit :

— C'est peut-être justement cela qui rend notre rencontre intéressante. Nous ne sommes pas identiques. Nous pouvons apprendre l'un de l'autre.

Le Général observa sa fille. Il ne partageait pas encore son choix. Mais il comprenait que quelque chose de profond était en train de se construire.

— Rébecca, je veux seulement éviter que tu souffres.

Cette phrase était différente des précédentes. Elle ne venait plus du Général habitué à commander. Elle venait d'un père. Rébecca s'approcha de lui et posa doucement sa main sur son épaule.

— Je sais, papa. Mais parfois, protéger quelqu'un, ce

n'est pas choisir son chemin à sa place. C'est lui donner la force de marcher sur le sien.

Le Général resta silencieux. Cette phrase l'accompagna longtemps après que sa fille eut quitté le bureau. Seul devant ses souvenirs militaires, il regarda une dernière fois les décorations qui symbolisaient toute sa carrière.

Toute sa vie, il avait appris à gagner des batailles. Mais ce soir-là, il comprit qu'une autre bataille commençait. Une bataille silencieuse. Celle entre la raison et le cœur. Entre le poids d'un héritage et la liberté d'un choix. Et au centre de cette bataille se trouvait sa fille.

La bibliothèque du lycée s'était vidée peu à peu ce vendredi-là. Le murmure des élèves avait laissé place au silence, seulement troublé par le bruissement des pages que l'on tournait et le souffle léger du vent qui entraînait par les fenêtres entrouvertes.

Mabandzi et Rébecca étaient assis l'un en face de l'autre depuis plusieurs heures. Les livres étaient ouverts devant eux, mais aucun des deux ne lisait réellement. Leurs pensées étaient ailleurs.

Depuis quelque temps, quelque chose avait changé entre eux. Ils partageaient plus que des discussions, plus que des moments d'étude. Il existait entre eux une complicité silencieuse, une présence qui rassurait, un regard qui disait parfois plus que les mots.

Rébecca referma doucement son livre.

— Mabandzi...

Le jeune homme leva les yeux.

— Oui, Rébecca ?

Elle hésita un instant. Elle chercha ses mots, comme si elle avait peur de briser quelque chose de fragile.

— Est-ce que tu crois qu'on peut choisir son propre chemin dans la vie ?

Mabandzi réfléchit quelques secondes.

— Je crois que oui. Mais je crois aussi que choisir son chemin demande beaucoup de courage. Parce que parfois, ceux qui nous aiment veulent décider à notre place de ce qui est meilleur pour nous.

Rébecca baissa les yeux.

— C'est exactement ce que je ressens.

Un silence s'installa entre eux.

— Depuis toujours, on me dit ce que je dois devenir. Mon père imagine un avenir pour moi. L'Église aussi a une vision de ce que devrait être ma vie. Même ma famille pense savoir ce qui est bon pour mon bonheur.

Elle releva doucement la tête vers lui.

— Mais personne ne m'a jamais demandé ce que mon cœur voulait vraiment.

Mabandzi sentit son cœur accélérer.

— Et qu'est-ce que ton cœur veut, Rebecca ?

La jeune femme resta silencieuse. Elle regarda autour d'elle, comme si les murs de la bibliothèque pouvaient entendre son secret.

— Il veut être libre.

Puis elle ajouta d'une voix plus basse :

— Et il veut être auprès de quelqu'un qui me voit telle que je suis réellement.

Mabandzi la fixa avec émotion.

— Rébecca...

Elle posa son regard sur lui.

— Tu sais ce qui m’a touchée chez toi ?

Il secoua légèrement la tête.

— Non.

— Ce n’est pas ta manière de parler. Ce n’est pas ton intelligence, même si elle m’impressionne. Ce n’est pas seulement ton histoire ou tes origines.

Elle sourit doucement.

— C’est ta façon de rester toi-même dans un monde où beaucoup de personnes jouent un rôle.

Mabandzi resta silencieux. Pour lui, ces paroles avaient plus de valeur que toutes les récompenses qu’il aurait pu recevoir.

— J’ai longtemps pensé que je n’avais pas le droit d’espérer quelque chose comme ça, murmura-t-il.

— Pourquoi ?

— Parce que nos mondes semblent si différents. Toi, tu viens d'une grande famille. Ton père est un homme respecté. Moi, je viens d'un village où j'ai appris que la valeur d'un homme ne se mesure pas à ce qu'il possède, mais à ce qu'il porte dans son cœur.

Rébecca se rapprocha légèrement.

— Peut-être que nos mondes sont différents. Mais est-ce que deux personnes doivent forcément venir du même endroit pour se comprendre ?

Mabandzi sourit.

— Non.

— Alors pourquoi avoir peur ?

Cette question resta suspendue entre eux.

Mabandzi regarda ses mains, puis il leva les yeux vers elle.

— Parce que je tiens à toi.

Le visage de Rébecca changea légèrement. Elle attendait ces mots depuis longtemps.

— Tu tiens à moi comme une amie ?

Il prit une profonde inspiration.

— Non.

Le silence devint plus profond.

— Je tiens à toi comme une personne qui a changé ma vie. Depuis que je t'ai rencontrée, je regarde le monde autrement. Tu m'as appris qu'on pouvait être forte sans perdre sa douceur. Que l'on pouvait avoir des rêves sans oublier les autres.

Ses yeux brillèrent d'émotion.

— Rébecca, je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve. Je ne sais pas quels obstacles viendront sur notre chemin. Mais je sais une chose : ce que je ressens pour toi est sincère.

Rébecca sentit son cœur battre plus vite.

— J'avais peur que tu ne me dises jamais ce que tu ressens.

— J'avais peur de perdre ton amitié.

Elle sourit.

— Et moi, j'avais peur que ton silence signifie que je n'avais aucune importance pour toi.

Mabandzi secoua la tête.

— Tu es devenue l'une des personnes les plus importantes de ma vie.

Ils restèrent quelques secondes sans parler.

Dans ce silence, ils comprirent que certains sentiments n'avaient pas besoin de longues explications. Ils étaient simplement là, comme une évidence.

Rébecca posa doucement sa main sur celle de Mabandzi.

— Alors, ne laissons pas les autres écrire notre histoire à notre place.

Le jeune homme la regarda avec tendresse.

— Tu es sûre ?

Elle sourit.

— Non. J'ai peur. Mais je préfère avoir peur en étant sincère avec moi-même que vivre une vie

choisie par les autres.

Mabandzi se rapprocha lentement.

— Rébecca...

Elle leva les yeux vers lui.

Pendant un instant, le monde sembla s'arrêter. Les bruits de l'université disparurent. Les différences sociales, les attentes familiales et les barrières invisibles semblèrent s'éloigner.

Il n'y avait plus qu'eux deux. Avec douceur, Mabandzi posa sa main sur son visage. Rébecca ferma les yeux. Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser tendre et hésitant, un baiser rempli de promesses, de confiance et d'espoir.

Ce n'était pas seulement un geste d'amour. C'était une déclaration. La déclaration de deux âmes qui venaient de choisir de s'écouter, malgré les voix du monde qui tentaient déjà de leur imposer un autre chemin.

Pourtant, au moment où ils regardaient l'horizon avec espoir, aucun d'eux ne pouvait mesurer l'ampleur des combats qui les attendaient encore. Car derrière chaque victoire se cachent de nouveaux défis, derrière chaque

engagement naissent de nouvelles responsabilités, et derrière chaque choix se dessinent des chemins inconnus.

Leur rencontre n'était peut-être pas seulement une histoire d'amour, mais le commencement d'une mission plus grande : celle de deux êtres appelés à transformer leur époque, à réconcilier des mondes que tout semblait opposer et à prouver que les différences peuvent devenir une force lorsque les cœurs sont unis par une même vision.

Mais une question demeurerait suspendue dans le silence de l'avenir : **auront-ils la force de rester fidèles à leurs idéaux lorsque les véritables épreuves du pouvoir, de la société et du destin viendront éprouver leur courage ?**